

Musset



Pau
20>22
fév. 25



Sommaire

Édito de François Bayrou	5
Musset 2025 par Éric Vigner	7
Recherche	
Le collège de recherche	9
Articles	
Présentation <i>On ne badine pas avec l'amour</i>	12
Sylvain Ledda	
Présentation <i>Il ne faut jurer de rien</i>	13
Sylvain Ledda	
<i>Namouna</i> , ou l'art du rhapsode funambulesque	14
Esther Pinon	
<i>On ne badine pas avec l'amour / Il ne faut jurer de rien</i> : regards croisés	17
Hélène Laplace-Clavier	
Rencontre professionnelle	20
<i>Cette chambre ne sera plus habitable</i>	
Riccardo Barontini	
Création	
Création 1 <i>On ne badine pas avec l'amour</i>	24
Adaptation et mise en scène Émilie Lacoste	
Création 2 <i>Il ne faut jurer de rien</i>	28
Mise en scène et scénographie Éric Vigner	
Création 3 <i>Namouna</i>	34
Adaptation et lecture Jules Sagot	
Transmission	
Le collège d'enseignants	38
L'Université de Pau et des Pays de l'Adour	38
Le Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées	39
Le CRCTP et les écoles supérieures d'art dramatique	39
Collaboration avec la Médiathèque André-Labarrère	39
Collaboration avec le cinéma Le Méliès	39
Patrimoine	
<i>Théâtres en ville</i>	41
Cécile Devos	
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , texte intégral	43
Programme	
Programme jour par jour	94
Billetterie et informations pratiques	96

**Que le
cœur est
un grand
maître !
On n'invente
rien de ce
qu'il trouve,
et c'est lui
seul qui
choisit tout.**

Valentin,
Acte III scène 3
Il ne faut jurer de rien,
d'Alfred de Musset.
Publié en 1836 dans
la Revue des deux
mondes.

Pau, Capitale culturelle, poursuit son cycle *Musset* avec trois nuits extraordinaires !

Parler de renaissance du théâtre dans notre ville n'est pas usurpé. L'exigence de la programmation de la saison théâtrale qui existe depuis 2014, la nouvelle salle du Foirail et l'appétit culturel singulier des Béarnais sont évidemment à saluer.

Et comme vous le savez, nous avons initié dès 2019 l'émergence d'un Centre de Recherche et de Création Théâtrale unique en France.

Il est spécialement dédié au répertoire français du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle et associe étroitement la recherche, la création et la transmission dans un rapport immédiat au patrimoine palois. Le cycle *Molière* en 2022 et les manifestations *Musset* en 2023 et 2024 nous ont permis de partager avec vous cette intuition à laquelle je vous sais sensible.

La liberté, la jeunesse et l'amour sont les thèmes principaux qui fondent l'œuvre d'Alfred de Musset. Et c'est à trois nuits extraordinaires que nous sommes conviés. Musset avait une vingtaine d'années lorsqu'il écrit les textes que nous vous présentons. C'est tout naturellement de jeunes comédiens qui les interprètent pour cette édition paloise. C'est tout aussi bienvenu que les moins de vingt-six ans y seront accueillis gratuitement (sur réservation).

Viscéralement attaché à ce que le plus haut niveau soit accessible à tous, je suis toujours très fier du succès des propositions du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau.

Pour cette ambition culturelle et civique si singulière que nous formulons ensemble, permettez-moi de remercier en votre nom le directeur artistique, Eric Vigner, ses équipes et le collège de chercheurs associés pour toute l'inventivité dont ils font preuve.

Je vous dis mon amitié,
François Bayrou

Édito de
François Bayrou
Maire de Pau,
Président de
la Communauté
d'Agglomération
Pau Béarn Pyrénées

**La main qui
les suspend
dans l'espace
n'a écrit qu'un
mot en lettres
de feu. Ils vivent
parce qu'ils
se cherchent,
et les soleils
tomberaient
en poussière,
si l'un d'entre
eux cessait
d'aimer.**

Valentin,
Acte III scène 4
Il ne faut jurer de rien,
d'Alfred de Musset.
Publié en 1836 dans
la Revue des
deux mondes.

Avec cette nouvelle édition Musset qui se déroulera du 20 au 22 février 2025 au Théâtre Saint-Louis, nous vous proposons de poursuivre l'exploration de l'œuvre de ce jeune poète du XIX^{ème} siècle. Ce sera l'occasion de découvrir dans la même soirée trois œuvres : *On ne badine pas avec l'amour* écrite en 1834, au programme du baccalauréat, ouvrira le bal dans une adaptation d'Emilie Lacoste autour des héros principaux. Elle sera suivie d'*Il ne faut jurer de rien* écrite après sa rupture avec George Sand et interprétée par six jeunes acteurs issus de la dernière promotion de l'école du Théâtre National de Bretagne.

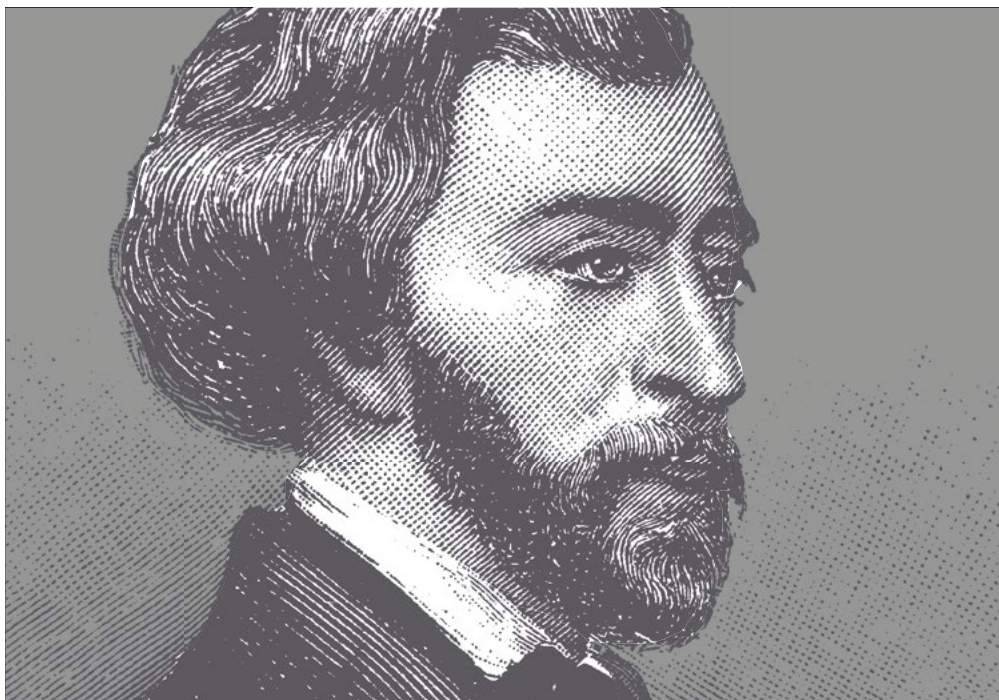
Les deux pièces se suivent chronologiquement et se répondent. À la désillusion de l'amour trahi d'*On ne badine pas avec l'amour*, *Il ne faut jurer de rien* propose une alternative lumineuse. Pour compléter ce programme, nous avons souhaité vous faire entendre un texte moins connu et écrit en 1833, *Namouna* dont Aragon disait : « C'est ici que Musset atteint cette liberté de parole sans laquelle il n'y a pas de poésie ». *Namouna* sera lu et interprété par Jules Sagot accompagné en musique par Franck Dadure.

Après l'échec de sa première pièce *La Nuit Vénitienne* au Théâtre de l'Odéon en 1832, le jeune Alfred de Musset décide de continuer à écrire en s'affranchissant des contraintes de la représentation théâtrale en publiant ses textes dans la Revue des deux mondes. Pendant dix-sept ans, ces textes seront lus mais pas joués.

L'un des objectifs du CRCTP est de faire entendre aujourd'hui cette écriture sur la scène contemporaine en étant au plus près du texte. Grâce aux travaux du collège de chercheurs qui nous accompagnent, nous avons appris à connaître et à découvrir cette œuvre si passionnante et si singulière dans ce XIX^{ème} siècle troublé qui n'est pas sans rapport avec le nôtre. C'est avec une jeune génération d'acteurs tout droit sortie des écoles nationales des Théâtres Nationaux de Rennes et de Strasbourg que nous avons choisie de travailler. Pour compléter ce programme, la journée du vingt février sera l'occasion de dialoguer avec les chercheurs lors de la rencontre professionnelle que nous organisons avec l'OARA, sans oublier notre partenariat avec le cinéma Le Méliès pour la poursuite du cycle Rohmer en écho avec l'œuvre d'Alfred de Musset. Toute l'équipe du CRCTP et moi-même vous souhaitons une belle traversée.

Éric Vigner
Directeur artistique
du Centre de Recherche
et de Création Théâtrale
de Pau

Recherche



Le collège de recherche	
Biographie des chercheurs	10
Articles des chercheurs	
Articles	
Sylvain Ledda / Présentation <i>On ne badine pas avec l'amour</i>	12
Sylvain Ledda / Présentation <i>Il ne faut jurer de rien</i>	13
Esther Pinon / <i>Namouna</i> , ou l'art du rhapsode funambulesque	14
Hélène Laplace-Claverie / <i>On ne badine pas avec l'amour</i> / <i>Il ne faut jurer de rien</i> : regards croisés	17
Riccardo Barontini / Rencontre professionnelle <i>Cette chambre ne sera plus habitable</i>	20

La recherche est au centre du projet artistique du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau.

Le collège de recherche du cycle Musset rassemble des chercheurs et des spécialistes du théâtre du XIX^{ème} siècle issus des universités de Pau, Rennes et Rouen.

Présents dès le début, ils éclairent de leur savoir le processus de création artistique en donnant aux artistes des outils de lecture pour aborder l'œuvre d'Alfred de Musset.

La diversité des profils, des regards, et des approches offre au public un éclairage renouvelé sur notre répertoire.

Le Centre de Recherche et de Création Théâtrale est également accompagné d'un collège Patrimoine constitué de chercheurs liés à la ville de Pau labellisée Ville d'art et d'histoire et d'universitaires de l'UPPA (Université de Pau et des Pays de l'Adour). Leur participation enrichit les liens entre les mises en scène et le riche passé théâtral de la ville de Pau.

Le jeudi 20 février de 14h à 17h au Pavillon des Arts, avant les représentations, ces spécialistes se réuniront pour partager leur passion dans un dialogue avec les artistes. Cette rencontre se tiendra dans le cadre d'une journée professionnelle, coorganisée avec l'OARA (Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine) autour de l'affirmation « Cette chambre ne sera plus habitable », dernière phrase du proverbe *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, créé avec Thibault de Montalembert et Christèle Tual lors de la seconde session de travail sur Musset en septembre 2024.

Sylvain Ledda
*Professeur de littérature
française à l'Université
de Rouen Normandie,
membre du CÉRÉdI*

Sylvain Ledda est professeur de littérature française à l'université de Rouen Normandie, membre du CÉRÉdI (Centre d'Études et de Recherche Éditer/Interpréter) qu'il dirige. Spécialiste du romantisme français et en particulier de Musset, il lui a consacré une dizaine d'ouvrages et études, a édité nombre de ses œuvres. Il a notamment publié son œuvre en prose, *La Confession d'un enfant du siècle*, nouvelles, contes, GF-Flammarion, *Un spectacle dans un fauteuil* et *Il ne faut jurer de rien*, Folio-Gallimard. En septembre, il fait paraître un essai sur *On ne badine pas avec l'amour*, Honoré Champion. Il prépare une édition de la correspondance de Musset avec Frank Lestringant et Esther Pinon, avec qui il dirige également le *Dictionnaire Musset*, en ligne. Il a collaboré avec Thomas Jolly pour la dramaturgie de *Fantasio*, Théâtre du Châtelet, 2017, et du *Chandelier*, Rouen, 2019.

Esther Pinon
*Maîtresse de conférences
en littérature française
à l'Université
de Rennes 2*

Esther Pinon est maîtresse de conférences en littérature française à l'université de Rennes 2. Ses recherches portent principalement sur Musset, et plus largement sur le théâtre et la poésie romantiques. Elle s'intéresse notamment à l'expression littéraire du sacré et de la spiritualité, et à la manière dont s'y articulent le doute et la nuance. Sa thèse, *Le Mal du Ciel : Musset et le sacré* est parue chez Champion. Elle codirige, avec Sylvain Ledda, un *Dictionnaire Musset* en ligne. Elle contribue à l'édition des théâtres complets de Musset et Dumas. Elle publiera prochainement, toujours dans la collection GF, une édition des *contes d'Espagne et d'Italie*.

Pierre Causse
*Maître de conférences
en études théâtrales à
l'Université de Rennes 2*

Pierre Causse est maître de conférences en études théâtrales à l'université de Rennes 2. Ses recherches portent sur l'histoire des spectacles des années 1800-1950 et explorent les diverses manières dont la scène élabore des images de la nature. Sa thèse, *Météores en scène, de la représentation du temps qu'il fait à la création de l'atmosphère (1827-1947)*, écrite sous la direction d'Olivier Bara, est en cours de publication. Avec Léonor Delaunay et Laure Fernandez, il a dirigé le numéro de la revue d'histoire du théâtre consacré à *La Fabrique du paysage* (avril 2023). Dans la continuité de ses travaux sur le décor, il s'intéresse également à l'histoire des techniques scéniques. Il pratique également l'écriture, et accompagne ponctuellement des compagnies théâtrales dans leur réflexion dramaturgique.

Hélène Laplace-Clavierie
*Professeure
de littérature française
à l'Université de Pau et
des Pays de l'Adour*

Hélène Laplace-Clavierie est une ancienne élève de l'école normale supérieure (ULM). Elle est professeure de littérature française à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA). Elle dirige depuis 2018 le laboratoire interdisciplinaire alter réunissant l'ensemble des chercheurs du domaine arts-lettres-langues en poste à l'UPPA. Ses recherches portent sur les arts du spectacle en France au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle, envisagés dans leurs relations avec la littérature. Elle a notamment travaillé sur l'art de la danse, sur le genre théâtral de la féerie et sur des auteurs comme Théophile Gautier, Edmond Rostand, Jean Giraudoux et Jean Cocteau. Elle s'intéresse aussi à la patrimonialisation de la littérature et prépare un projet de recherche sur les maisons d'écrivain en Nouvelle-Aquitaine.

Promis l'un à l'autre depuis l'enfance, Camille et Perdican se retrouvent au château familial, après avoir accompli leurs études. Camille sort du meilleur couvent de France et Perdican est docteur à quatre boules blanches. Mais leur éducation parallèle, loin de les réunir les éloigne. Perdican veut retrouver les émotions de l'enfance, savourer avec Camille les plaisirs simples de la campagne, mais sa cousine, marquée par les récits des nonnes, se méfie des hommes en général et de son cousin en particulier. Le soupçonnant d'être un potentiel libertin, elle l'éconduit et refuse le mariage préparé. Cette nouvelle bouleverse tout à la fois l'organisation orchestrée par le baron et les attentes qu'on avait placées dans les jeunes gens. La comédie estivale se transforme en drame de la manipulation. Pour tester les sentiments de Camille, Perdican séduit Rosette, une petite gardeuse de dindons, qui comprend bien qu'elle tombe dans un piège mais se laisse cependant embrasser. En mettant en scène leurs rencontres, de sorte que Camille les surprenne, Perdican obtient ce qu'il désire : faire réagir Camille, qui à son tour met son cousin face à un conflit de loyauté. Elle lui fait reconnaître que Rosette n'est qu'une passade, tandis que cette jeune fille, cachée derrière une tapisserie entend tout et s'évanouit. À ce stade de la comédie, les jeux sont devenus tragiques. Dans un ultime élan, Camille et Perdican étouffent l'orgueil qui les a fait agir et s'avouent un amour réciproque. Mais Rosette voit tout et entend tout. Cette révélation lui est fatale et sa mort referme la pièce.

Si *On ne badine pas avec l'amour* est peut-être le chef-d'œuvre de Musset, c'est qu'il atteint le sommet de son art de dramaturge et de poète. La pièce mêle en effet le caractère sérieux des enjeux sentimentaux et le comique des adultes qui ne comprennent rien à la situation qui se joue. Musset fait aussi montre d'une grande maestria lyrique, qui passe aussi bien par la beauté des dialogues, que par le rapport qu'il instaure entre les personnages, l'espace et le temps vécu. La profondeur lyrique de Musset rayonne dans toutes les formes de langages, dialogiques et symboliques. Atemporelle, la comédie de Musset, comme les tragédies de Racine, porte un discours universel sur le cœur des femmes et des hommes, sur leur difficulté à communiquer ce sentiment unique, inouï, déroutant : l'amour.

Van Buck, riche négociant, a décidé que son neveu Valentin devait « faire une fin », autrement dit se marier. Il lui a trouvé un excellent parti, Cécile de Mantes, et tout est arrangé entre les familles. De bon matin, il cueille donc son neveu avec ce projet, que le jeune homme accueille avec ironie et moquerie. Lui qui vit en dandy et en libertin se voit mal entrer dans le rang et redoute surtout de subir le sort de bien des maris : être trompé. Mais Valentin a le goût du jeu et propose à son oncle un pari en forme de défi : s'il réussit à séduire Cécile incognito, il donnera raison à ses théories sur le mariage et restera garçon. Le stratagème est mis en place et, à l'image de l'Antony de Dumas, il se fait renverser par une voiture devant le château de la baronne de Mantes pour y être introduit en tant que blessé, sans qu'on sache qui il est. Cette irruption bouleverse les habitudes de la maison, ce qui n'est pas pour déplaire à la romanesque baronne de Mantes flanquée de son abbé, pour qui cette arrivée met un peu de piment dans son quotidien. Leurs parties de cartes laissent place à un roman d'aventure. Mais le plan de Valentin est vite déjoué. Il trouve en Cécile de Mantes une jeune femme charmante et élégante, une « petite masque » selon le mot de sa mère, autrement dit une jeune fille intelligente et rusée : elle a reconnu Valentin dès son arrivée au château, sans rien dire, et observe son petit manège. A trompeur, trompeur et demi. Quant à Van Buck, mauvais acteur qui ne sait pas tenir sa langue, il avoue tout le stratagème à la baronne, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Mais au milieu de ce jeu de dupes se produit le miracle de la rencontre amoureuse. Et dans une ultime scène sous les étoiles, les deux jeunes gens s'avouent un amour réciproque.

Il ne faut jurer de rien est l'une des pièces les plus folles et les plus réussies de Musset. Sur le plan dramaturgique, le jeu avec les espaces (chambre, château, jardin) lui confère une grande mobilité. Les dialogues rivalisent de drôlerie et les situations de cocasserie, jusqu'à ce que la révélation de l'amour introduise un autre tempo et un autre langage : alors se déploie le lyrisme de Musset, dans ce qu'il a de plus intense et de plus pur. Cette rencontre entre la comédie et la poésie fait de la pièce l'une des comédies les plus réussies du répertoire romantique. On ne s'étonnera pas qu'Alexandre Dumas appréciait beaucoup cette pièce héroï-comique et poétique. Aux côtés des chefs-d'œuvre de Shakespeare et de Schiller, il l'inscrivit au répertoire de son Théâtre-Historique, où elle fut créée en juin 1848.

Selon Paul de Musset, frère et biographe d'Alfred, *Namouna* serait un poème de commande, écrit dans des conditions quelque peu artificielles et très acrobatiques, pour gonfler le trop mince premier volume d'*Un spectacle dans un fauteuil* (1832) : le manuscrit était entre les mains des compositeurs et les épreuves arrivaient, quand du fond de l'imprimerie sortit ce cri d'alarme : « La copie va manquer ; la copie manque !. » L'éditeur accourut : « Nous n'atteignons, dit-il, qu'à deux-cent-trois pages, et il nous en faut trois cents. Le volume, sans cela, ne sera pas présentable. »

L'auteur se remit à l'ouvrage. Il écrivit *Namouna* plus rapidement encore qu'il n'avait fait *Mardoche* ^[1].

Il est difficile de faire la part de l'anecdote authentique et de l'exagération destinée à faire briller les qualités d'improvisateur presque surnaturelles d'un poète de vingt-deux ans. Le récit est conforme à l'image que Musset construit de lui-même dans *Namouna*, qu'il présente comme une création impromptue (« Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle / De rimer en sixains le conte que voici^[2] ») et dont il exhibe les pseudo-secrets de fabrication désinvolte (« Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire, / Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché »). Au-delà de la facilité, du goût de la digression, et de la nonchalance affichés jusqu'à l'insolence, *Namouna* est pourtant un texte très concerté, orfèvre même.

En témoigne sa versification virtuose, mais aussi la diversité des veines musséliennes qui y convergent. Ce long poème réflexif déguisé en conte des Mille-et-une nuits peut se lire à la fois comme le point d'orgue du volume qu'il conclut et le creuset expérimental des œuvres à venir. Dans *Un spectacle dans un fauteuil*, Musset cultive en effet le disparate, en cousant ensemble deux poèmes dramatiques : *La Coupe et les lèvres*, drame noir à la manière de Schiller, précédé de sa très ironique « Dédicace », et *À quoi rêvent les jeunes filles*, comédie rose et grise dans le goût de Shakespeare. Ces ruptures de ton qu'orchestre le recueil, et que Musset ne cessera plus d'explorer, *Namouna* les concentre en un poème qui invente, sur le mode fantaisiste, un art total.

^[1] Paul de Musset, Biographie d'Alfred de Musset, dans Alfred de Musset, *Œuvres complètes*, éd. Philippe Van Tieghem, Paris, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1963, p. 26. *Mardoche*, poème de plus de cinq-cents vers publié dans les *Contes d'Espagne et d'Italie* (1829) aurait été rédigé en huit jours.

^[2] Alfred de Musset, *Namouna*, dans *Un spectacle dans un fauteuil*, éd. Sylvain Ledda, Paris, Gallimard, coll. « Folio théâtre », 2019, p. 216. Toutes les références au poème renverront désormais à cette édition et seront signalées dans le corps du texte.

^[3] Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, éd. Sylvain Ledda, Paris, GF-Flammarion, 2010, p. 260.

Le dialogue et la méditation s'y entretiennent en effet à la narration. Le poème prend pour prétexte une anecdote scandaleuse : un « chevalier d'industrie » français (p. 178) se convertit à l'Islam pour pouvoir goûter les plaisirs du harem et congédier ses femmes après trois nuits partagées, ce qui l'autorise à se laisser aller auprès d'elles à des épanchements sentimentaux sans avoir à redouter la moindre conséquence ni le moindre attachement ; une jeune esclave s'éprend néanmoins de lui et, bien qu'affranchie, choisit d'être vendue à nouveau dans l'espoir de le retrouver. Mais la place qu'occupe le récit oriental demeure réduite : le narrateur ne cesse de s'interrompre pour interpeller son lecteur ou sa lectrice, dont il imagine les réactions, et joue d'une esthétique de la dérive pour déployer toutes les virtualités de l'histoire d'Hassan. Par une série d'associations d'idées en apparence involontaires, en vérité savamment orchestrées, l'exemple de son protagoniste le mène à interroger la figure de don Juan, qui elle-même le conduit à rêver d'une part à l'opéra de Mozart et à la pièce de Molière, et de là aux pouvoirs de la musique et de la littérature ; d'autre part sur la quête désespérée d'absolu de *L'Abuseur de Séville*, laquelle le mène plus loin encore, puisqu'il en vient à sonder les méandres de l'âme dans son rapport au corps, à la vérité et à autrui. Sans la moindre prétention ni pesanteur didactique, Musset confère ainsi une dimension philosophique à un conte qui, tout en assumant sa facticité, ne questionne rien moins que les énigmes de la condition humaine et l'aptitude de la poésie à s'en saisir.

Au fil des entrelacs du récit et de la pensée, l'écriture parcourt toute la gamme des émotions et des registres littéraires, de la joie primesautière d'une fantaisie débridée à la gravité du haut lyrisme, en passant par une ironie aussi inquiète que mordante. « C'est pour vous que Shakespeare a dit ce triste mot : "Fais-toi faire un habit de taffetas changeant, car ton cœur est semblable à l'opale aux mille couleurs" », déclare Brigitte à Octave, double de l'auteur, dans *La Confession d'un enfant du siècle* ^[3]. Dans *Namouna*, où il coud ensemble des morceaux poétiques a priori inconciliables, Musset donne déjà à voir ces miroitements du cœur et de l'esprit. Il est fidèle en cela aux manifestes du drame

romantique qui prônent le mélange des genres et des registres, la Révolution française ayant frappé d'obsolescence les hiérarchies littéraires. Il gomme ainsi un peu plus les frontières de la poésie et du théâtre qu'*Un spectacle dans un fauteuil* s'emploie à estomper. Mais ce parti-pris esthétique procède chez lui moins d'une pensée sociale et historique que d'une anxiété ontologique née du constat de l'instabilité de toute chose, et particulièrement de l'inconstance foncière des êtres. S'il se plaît à souligner les contradictions d'Hassan, « très joyeux, et pourtant très maussade. / Détestable voisin, – excellent camarade. / [...] Horriblement sincère, – et pourtant très rusé » (p. 178-179), c'est parce qu'il refuse de réduire la complexité de la psyché humaine à une lisibilité rassurante :

« C'est que tout en est vrai, – c'est qu'on trompe
et qu'on aime ;
C'est qu'on pleure en riant ; – c'est qu'on
est innocent
Et coupable à la fois ; – c'est qu'on se croit parjure
Lorsqu'on n'est qu'abusé ; – c'est qu'on verse le sang
Avec des mains sans tache, et que notre nature
A de mal et de bien pétri sa créature ;
Tel est le monde, hélas ! et tel était Hassan. (p. 179). »

L'insoutenable légèreté de l'être est, bien avant Kundera, l'objet des interrogations de Musset dans *Namouna*.

S'il assume la bigarrure et les artifices de son écriture, c'est parce que la vérité des âmes réside dans les jeux de masques qui ne cèlent qu'imparfaitement les incohérences du for intérieur. Il invente ainsi une poésie de l'équilibre précaire, de la gravité légère, qu'il résume dans la définition qu'il offre des livres :

« Eh ! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant ;
Un oiseau qui gazouille et s'envole, – une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en
tombant ;
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant ? (p. 200). »
Le partage d'un instant suspendu entre l'envol et la chute : telle est la grâce de *Namouna*.

[1] Robert Mauzi,
Les Fantoques d'Alfred
de Musset, Revue
d'histoire littéraire de
la France, avril-juin
1966, p. 257-282.

On est d'emblée frappé par une parenté en quelque sorte grammaticale entre ces deux titres de pièces. L'un comme l'autre emploient le présent gnomique, ou présent de vérité générale, dans une phrase de forme négative commençant par une tournure impersonnelle. L'un et l'autre expriment une modalité déontique, ou pour le dire plus simplement, une obligation. Ils sont de nature prescriptive.

Toutes ces caractéristiques découlent du fait que Musset inscrit ces deux pièces dans l'esthétique du proverbe, au sens théâtral du terme. Esthétique qui lui est chère et qu'il aime à détourner de manière ludique, comme on le voit dans nombre de ses œuvres, des *Marrons du feu* (1830) à *L'Âne et le Ruisseau* (1855) en passant par *Faire sans dire* (1836), *Un caprice* (1837), *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (1845) ou encore *On ne saurait penser à tout* (1849). Notons au passage que seul ce dernier titre comporte les mêmes caractéristiques formelles qu'*On ne badine pas avec l'amour* et *Il ne faut jurer de rien*.

Le rapprochement entre ces deux dernières pièces ne va pourtant pas de soi, tant leurs tonalités sont différentes. *Badine* est une comédie cruelle dont l'action est difficile à situer dans le temps et dans l'espace. *Il ne faut jurer de rien*, au contraire, prend pour décor de façon plus réaliste une époque – celle de Musset – et un espace (Paris et la proche banlieue) ; décor qui sert de toile de fond à un chassé-croisé amoureux ludique. S'agissant du personnel dramatique, *Badine* a recours à des personnages grotesques qu'il est convenu d'appeler des fantoches^[1], autrement dit des marionnettes, des pantins dénués de toute finesse psychologique : Blazius, Bridaine, Pluche et le Baron appartiennent à cette catégorie. Dans *Il ne faut jurer de rien* en revanche, la génération des parents et des éducateurs, incarnée par la baronne de Mantes et par l'oncle Van Buck, échappe à ce traitement caricatural, même si les personnages sont loin d'être dénués de tout ridicule. Et l'on pourrait continuer à énumérer les différences entre les deux pièces.

Mais ce qui les rapproche n'est-il pas malgré tout plus fort que ce qui les sépare ? Ne montrent-elles pas deux exemples de badinage, avec l'amour et

avec le mariage ? L'un de ces badinages tourne bien, quand l'autre s'achève en tragédie ; mais n'ont-ils pas pour ressort dramaturgique commun ce qu'on a appelé au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècle la « guerre des sexes » ? Dans une société extrêmement inégalitaire, la confrontation du féminin et du masculin fait loi. Comme Musset l'écrit au début de *La Confession d'un enfant du siècle* (1836) :

« La civilisation fait le contraire de la nature. Dans nos villes et selon nos mœurs, la vierge faite pour courir au soleil, pour admirer les lutteurs nus, comme à Lacédémone, pour choisir, pour aimer, on l'enferme, on la verrouille ; cependant elle cache un roman sous son crucifix. Pâle et oisive, elle se corrompt devant son miroir, elle flétrit dans le silence des nuits cette beauté verte et luxuriante qui l'étouffe et qui a besoin du grand air. Puis tout d'un coup on la tire de là, ne sachant rien, n'aimant rien, désirant tout ; une vieille l'endocrine, on lui chuchote un mot obscène à l'oreille, et on la jette dans le lit d'un inconnu qui la viole. Voilà le mariage, c'est-à-dire la famille civilisée^[2] ».

Les échos sont nombreux entre ce texte et le destin de Camille, dans *Badine*. Mais ce sont nos deux pièces qui posent avec acuité la question du fossé qui sépare les hommes et les femmes, empêchant les deux sexes (nous dirions aujourd'hui, les deux genres) de trouver l'harmonie et l'entente, voire les obligeant à se manipuler, à se traiter en ennemis, à tenter de se détruire. L'idée que toute conquête amoureuse procède d'un rapport de force est banale. Musset choisit avec subtilité d'aborder ce thème en s'intéressant à l'éducation des jeunes filles.

Camille et Cécile, les héroïnes des deux pièces, sont intelligentes, parlent bien et savent manier la rhétorique. Même Rosette, qui prétend ne pas avoir d'esprit, est pleine de bon sens. Elle a seulement été privée d'instruction en raison de son milieu social. Mais précisément, pour Musset, il ne suffit pas d'avoir reçu une éducation pour accéder à l'émancipation. Cécile et Camille appartiennent à l'aristocratie. Elles sont donc prisonnières des codes de leur époque. Dans *Il ne faut jurer de rien* (acte I, sc. 2), on voit Cécile apprendre à faire la

[2] Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, éd. Frank Lestringant, Livre de poche, 2003, p. 108.

poule... Cette figure est l'une des composantes de la danse de bal de l'époque. Mais c'est bien sûr avec ironie que Musset choisit de mentionner ce pas dont le nom animalise, voire ridiculise, ses interprètes. N'y aurait-il pas des choses plus importantes, plus urgentes à enseigner aux jeunes filles ?

De l'ironie plaisante on passe à la critique acerbe dans *Badine*. Par contraste avec Rosette, la fille du peuple, Camille apparaît comme un être dénaturé. Après quatre années au couvent, elle a une vision du monde que Musset juge avec la plus grande sévérité. Selon Perdican, Camille a reçu une éducation mortifère, aliénante, qui la rend incapable d'accéder à une vie de femme épanouie. C'est moins la foi religieuse qui est en cause, que l'hypocrisie et le mensonge dont le couvent est accusé de favoriser le développement.

« Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes », dit Van Buck à son neveu Valentin (acte I, sc. 1). Comme tout grand auteur de théâtre, Musset veut moins nous expliquer ce que serait un bon système éducatif, que nous obliger à nous poser des questions sur les dégâts que peut causer un mauvais système. Sans trancher et sans donner de solution, il place au cœur de ses deux pièces ce qu'il considère comme un enjeu décisif. On ne badine pas avec l'éducation des jeunes filles.

« Mais fermez donc cette malheureuse porte ! Cette chambre ne sera plus habitable. »
La phrase finale d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* d'Alfred de Musset nous donne à réfléchir à une question centrale de l'écologie contemporaine : qu'entend-on par habiter ? Comment habitons-nous un lieu ? Et qu'implique de rendre un lieu inhabitable ? Pour qui, ou pour quoi, ce lieu devient-il inhabitable ?

À première vue, une pièce de théâtre comme celle de Musset, centrée sur le badinage de deux personnages dans un cadre domestique, pourrait sembler éloignée des grandes préoccupations environnementales actuelles. Pourtant, c'est précisément en partant de l'espace domestique que l'on peut interroger la notion d'habiter et montrer en quoi elle est indissociable de l'écologie.

Le mot écologie lui-même, dont l'étymologie grecque renvoie à *oikos* – la maison et la famille qui l'occupe –, signifie littéralement le discours sur la maison. Cette étymologie éclaire les origines de l'écologie scientifique, qui étudie les interactions des êtres vivants entre eux et avec leur environnement. La maison, premier espace que nous habitons, constitue également notre premier contact avec le monde.

Le philosophe Gaston Bachelard, précurseur de nombreuses réflexions écologiques, explore cette idée dans *La Poétique de l'espace* (1957). Pour lui, habiter un lieu revient à tisser une relation à la fois physique et imaginative avec celui-ci. Il soutient que nous habitons notre maison par l'imagination, un geste essentiel pour établir une relation équilibrée avec le monde. Comme il l'écrit : « La maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter. » Selon Bachelard, c'est en s'enracinant dans un espace d'intimité que nous pouvons élargir notre rapport au réel. Ce n'est pas un hasard si le deuxième chapitre de son ouvrage s'intitule *Maison et univers*, insistant sur les liens profonds entre l'espace intime et l'espace global.

Cette dialectique résonne avec les discours écologiques contemporains, qui appellent à relier l'attachement aux espaces locaux avec

Riccardo Barontini
Ancien élève de l'École Normale Supérieure Ulm à Paris, agrégé d'italien et docteur en littérature française de Sorbonne Université, Riccardo Barontini est professeur junior à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, où il est titulaire de la chaire « Enjeux écopoétiques contemporains » et membre du laboratoire ALTER.

Auparavant, il a été chercheur postdoctoral Marie Curie à Sorbonne Université et chercheur postdoctoral à l'Université de Gand, en Belgique, où il a coordonné le projet « Littérature, Nature et écologie » (2018-2022). Ses recherches portent sur l'écopoétique, les théories de l'imagination, les humanités numériques, ainsi que sur la littérature francophone des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

Parmi ses principales publications, il a co-dirigé le volume *L'Horizon écologique des fictions contemporaines* (Genève, Droz, 2022) et est l'auteur de la monographie *L'Imagination littéraire. Le modèle romantique au défi des sciences humaines* (1924-1948) (Paris, Classiques Garnier, 2020).

une conscience élargie des enjeux planétaires. La théoricienne Ursula Heise, par exemple, plaide pour une conciliation entre le sentiment du lieu et le sentiment de la planète.

Dans cette optique, décrire la terre comme une maison commune dépasse la simple métaphore. Cela traduit une gradation et un emboîtement des fonctions d'habiter : de l'échelle la plus restreinte à la plus vaste. La biosphère elle-même est un réseau complexe d'écosystèmes imbriqués. Trouver un équilibre entre ces différentes échelles passe nécessairement par le corps, car c'est par lui que nous faisons l'expérience première d'habiter le monde.

L'écrivaine Marie Darrieussecq illustre cette interconnexion dans son roman *Le Pays* (2005) à travers son personnage principal, Marie Rivière, qui déclare : « Je suis pleine d'une nombreuse faune. Je suis un paysage rempli d'animaux, je suis un pays amniotique. Je baisse la vitre pour que ma fille profite bien de l'air marin. En charge de ma passagère, au volant de ma voiture, ça fait un joli emboîtement : l'univers, la terre, l'Europe, le pays, une voiture, un corps, un utérus, et des petites bulles qui tournent. »

Rendre un espace inhabitable implique alors à la fois de le rendre physiquement inadapté ou nuisible à la vie – humaine ou non humaine – et de perdre l'équilibre de la connexion imaginative avec celui-ci. Ces deux formes d'inhabitabilité s'alimentent mutuellement dans un cercle vicieux que l'écologie cherche précisément à interrompre.

**Il n'y a
de vrai
au monde
que de
déraisonner
d'amour.**

Valentin,
Acte III scène 4
Il ne faut jurer de rien,
d'Alfred de Musset.
Publié en 1836 dans la
Revue des deux mondes.

Création



- | | |
|---|----|
| Création 1 | 24 |
| <i>On ne badine pas avec l'amour</i> | |
| Cie Ciel / CRCTP - Ville de Pau | |
| Émilie Lacoste | |
| Création 2 | 28 |
| <i>Il ne faut jurer de rien</i> | |
| Théâtre National de Bretagne / CRCTP - Ville de Pau | |
| Éric Vigner | |
| Création 3 | 34 |
| <i>Namouna</i> | |
| Collectif Les Batards Dorés / CRCTP - Ville de Pau | |
| Jules Sagot | |

Lorsqu'il écrit *On ne badine pas avec l'amour*, Alfred de Musset est un poète de vingt-quatre ans. Il vient de rentrer de Venise où il séjournait avec George Sand. Lieu de l'amour et de l'expression de la vérité de ce sentiment, Venise devient pour les deux amants l'endroit de la fureur, du péril de la mort et de l'éclatement du cœur. C'est d'abord elle qui tombe malade. Elle reste au lit et lui écume la ville. Il y trouve le jeu, l'alcool, les femmes. À son tour il tombe malade. George Sand et le docteur Pagello le soignent. George tombe amoureuse de Pagello, Alfred rentre seul en France. L'écriture de la pièce est contemporaine de cette épreuve personnelle. En un an, entre 1833 et 1834, il vit toute une vie avec elle : une rencontre d'une puissance inouïe et une rupture d'une violence inouïe.

Avec radicalité et énergie, Musset affirme de manière sensible une chose : la vie et l'amour sont un. C'est cette équivalence qui s'exprime dans *On ne badine pas avec l'amour*. Par éclats, par fragments, par morceaux, on assiste à une mise à nu du sentiment qui passe par tous les registres et tous les états. Cette mise à nu permet à chacun des trois héros de la pièce d'éprouver une vérité : l'expression de l'amour agit comme une force de renversement. J'ai choisi d'adapter la pièce et de me concentrer autour du trio héroïque Camille, Rosette et Perdican. Il se retrouvent après dix années de séparation dans le village où ils ont laissé leurs souvenirs d'enfance. Ils sont déterminés à mettre à l'épreuve la valeur sacrée de la parole. Si tu me dis que tu m'aimeras toujours, ai-je raison de te croire ?

Ils ont vingt ans, ils sont à la croisée des chemins, au cœur de ce moment où l'on décide ce en quoi on va croire. Ils vont croire au sentiment et aux larmes, à la fureur et au pardon. Rosette est restée au village. Perdican est parti étudier. Camille est allée au couvent. Ils ont changé, l'enfance n'est plus là et c'est autre chose qui se présente : deux femmes et un homme. Ces retrouvailles sont heurtées par une réalité toute simple : la métamorphose. Camille se trouve métamorphosée en femme et Perdican en homme, Rosette a seulement grandi.

Charlotte Issaly que certains connaissent peut-être sous le pseudonyme de Charlie Rano incarne Camille. Sa capacité à intervenir et à surprendre, à aimer fort et à l'exprimer avec singularité donne

*Adaptation
et mise en scène*
Émilie Lacoste

Interprétation
Felipe Fonseca Nobre
Charlotte Issaly
Lucie Rouxel

Scénographie
Anouk Maugein

Lumière
Diane Guérin

Costumes
Max Gunther Denis

Fabrication Vitraux
Thibault Bechecot

Production
La compagnie Ciel

Coproduction
Ville de Pau - CRCTP,
avec le soutien du Jeune
Théâtre National

Durée
1h20

à Camille une ambivalence et une souplesse qui rendent toute sa profondeur et son humanité à cette femme. Elle résiste, elle se tient en permanence sur une ligne de crête de laquelle elle cherche à ne pas tomber. Portée par un désir d'absolu, elle veut aimer et ne pas souffrir, elle veut aimer d'un amour éternel. C'est cet amour qu'elle cherche et qu'elle fuit, cet amour-là se présente à elle sous les traits de Perdican. Son parcours indique une voie : céder au sentiment est la seule manière de vivre. Exister c'est éprouver. En face d'elle, un jeune acteur virtuose, Felipe Fonseca Nobre, incarne un Perdican sensuel et chaud. Il affirme avec une énergie en feu qu'il faut prendre le risque d'exprimer la vérité de ce sentiment et d'y croire totalement. Force qui va, ce jeune homme transgresse pour pouvoir nous autoriser à voir une chose éclatante : aimer rend libre. Entre ces deux forces, Lucie Rouxel incarne une Rosette d'une grande clarté. Jeune femme lucide et pure, elle décide de croire en l'amour et finit par en mourir, dans un cri.

Le ciel est vide et Dieu ne sauve personne.

La fin cruelle de la pièce tombe comme un couperet, ce parcours initiatique se clôt dans un éclat : l'expression sincère de l'amour entre Camille et Perdican jaillit et tue Rosette.

Le XIX^{ème} siècle de Musset était une époque violente et brutale, un siècle de révolutions qui n'est pas sans rappeler le nôtre. C'est depuis cette violence et avec cette rage qui le caractérise qu'il affirme que l'expression de l'amour a puissance de vie et de mort.

La parole peut tout.

L'expression vraie et sincère du sentiment est une valeur à partir de laquelle le monde peut se construire ou se détruire.

On ne badine pas avec l'amour.

Ces trois cœurs purs ont joué avec la vie et la mort, avec l'amour et la liberté. Orphelins de Dieu ils ont grandi et on entend avec eux cette phrase de René Char qui viendra après Musset :

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »

**J'ai eu
tord de
parler ;
j'ai ma vie
entière sur
les lèvres.**

Camille,
Acte II scène 5
*On ne badine pas avec
l'amour*, d'Alfred de
Musset. Publié en 1834
la Revue des deux
mondes.

Émilie Lacoste découvre le théâtre après trois années de classes préparatoires hypokhâgne/khâgne comme stagiaire assistante de Juliette Deschamps pour Sarah Bernhard Fan Club en juin 2016. En septembre 2016 elle intègre l'école de jeu les Enfants Terribles conjointement à un Master de lettres modernes à la Sorbonne (Paris IV). Elle en sort diplômée en 2019. Elle assiste alors l'auteur et metteur en scène Yan Allegret sur le spectacle *On prend le ciel et on le coud à la terre* notamment dans le cadre du festival d'Avignon au théâtre des Halles. En septembre 2018, elle devient élève-comédienne pour la metteuse en scène Elisabeth Czerczuk. En janvier elle monte son premier texte, *Stockholm* au théâtre de Clichy et à la Machine du Moulin Rouge. En septembre 2019 elle intègre le master professionnel de mise en scène et dramaturgie de l'Université de Nanterre et continue sa formation aux côtés des metteurs en scène David Lescot, Agnès Bourgeois et Marie-Christine Soma. À l'issue de ce master elle assiste le metteur en scène Éric Vigner pour la création et la tournée de son *Mithridate* de Racine. Elle intègre en septembre 2021 l'Académie de la Comédie Française dans le cadre de laquelle elle assiste Louis Arène sur sa création *Le Mariage Forcé*. À la Comédie Française elle crée son premier spectacle au Studio Théâtre, *Et Tartuffe ?*.

Elle collabore à nouveau avec Éric Vigner sur son adaptation de *Dom Juan* créée en septembre 2022 à Pau. En juin 2023 elle interprète à Théâtre Ouvert *Carré Bleu*, sous la direction de Pierre Louis-Calixte de la Comédie Française, texte qu'elle a écrit. Cette même année elle assiste Bénédicte Nécaïlle sur la création *La Fontaine affabule*, spectacle créé sous chapiteau à Longpont le 1^{er} juin 2023. En septembre 2023 elle retrouve Éric Vigner pour la création d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et actuellement pour la création d'*Il ne faut jurer de rien* en février 2025.

Il ne faut jurer de rien est une comédie-proverbe d'Alfred de Musset, écrite en 1836, et présentée pour la première fois en 1848 au Théâtre de la République (Théâtre Français). Elle fait suite à *On ne badine pas avec l'amour* écrite en 1834. Les deux pièces se répondent et ne proposent pas la même fin. À la brutalité de la dernière réplique de Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* : « Elle est morte. Adieu Perdican ». Musset fait dire à Valentin à la fin de la pièce, dans une scène qui n'est pas sans évoquer l'univers de Maeterlinck avant l'heure : « Je t'aime, je t'épouse » et conclut qu'« il ne faut jurer de rien et encore moins défier personne. » Musset propose donc une résolution heureuse aux attermolements d'un jeune homme qui ne veut pas se marier de peur d'être trahi. La vérité de l'amour de Cécile lui parvient, et celui qui voulait « mourir d'aimer » dans un idéal romanesque vécu dans un monde de fiction accepte tout simplement d'aimer et de vivre dans la réalité un amour réciproque.

Ce que l'on croit n'est pas toujours ce qui est. C'est donc à cette expérience, cette révolution, ce retournement de Valentin auquel nous assistons. Un jeune homme qui avait souffert d'avoir été trahi et qui ne voulait plus jamais souffrir en se réfugiant dans les plaisirs éphémères, accepte in fine la vérité de l'amour. « La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière si l'un d'entre eux cessait d'aimer » dit Valentin dans la dernière scène. L'amour et la vérité sont proposés par Alfred de Musset comme les valeurs sur lesquelles un avenir peut se construire. C'est une des raisons pour lesquelles, j'ai choisi de mettre en scène cette comédie-proverbe d'Alfred de Musset pour six jeunes actrices et acteurs.

Interprétation
Esther Armengol
Lucille Oscar Camus
Stéphane Delile
Esther Lefranc
Paolo Malassis
Nathan Moreira

Texte
Alfred de Musset

*Mise en scène
et scénographie*
Eric Vigner

Collaboration artistique
Jutta Johanna Weiss

*Assistanat à la mise
en scène*
Emilie Lacoste

Maquillage-coiffures
Anne Binois

Son
John Kaced

Lumières
Nicolas Bazoge

Production
Le Théâtre
National de Bretagne

Coproduction
Ville de Pau - CRCTP

Durée
1h30

*Éric Vigner
et la Promotion 11*

La rencontre entre Éric Vigner et la promotion 11 (et plus particulièrement avec les six actrices et acteurs choisis pour la distribution) s'est faite lors d'un stage à l'École du TNB en février 2022. Pour cette occasion, Éric Vigner a souhaité revenir sur une pièce marquante de son parcours d'acteur et de metteur en scène, *La Place royale* de Corneille, la première pièce qu'il a montée lorsqu'il était en formation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique à Paris, puis recréée dans le cadre de l'Académie internationale de Théâtre qu'il avait mise en place de 2010 en 2013 à Lorient où il était directeur du CDDB - Centre Dramatique National de Lorient.

Après des études supérieures d'arts plastiques, Éric Vigner entre à l'ENSATT puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris dans la classe de Michel Bouquet.

En 1990, il fonde la compagnie Suzanne M. avec *La Maison d'Os* de Roland Dubillard, spectacle créé dans une usine désaffectée d'Issy-les-Moulineaux puis repris dans les fondations de la grande arche de La Défense dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Son travail de plasticien, indissociable de celui de metteur en scène, est le plus souvent lié à la réalité des lieux qu'il investit, usine, musée, cloître, tribunal, théâtre à l'italienne. Sa recherche porte sur le répertoire classique français : Hugo, Racine, Molière, Corneille, en parallèle avec les écritures contemporaines qu'elles soient littéraires ou dramatiques comme Dubillard, Duras, Koltès. À l'opéra, il collabore avec Christophe Rousset et Jean-Christophe Spinosi.

Éric Vigner rencontre Marguerite Duras en 1993 lorsqu'il crée *La pluie d'été*, Ed. P.O.L., 1991.

L'écrivain lui donne les droits d'*Hiroshima mon amour*. Viendront ensuite *Savannah Bay* à la Comédie-Française pour son entrée au répertoire, *La Bête dans la jungle* au Kennedy Center à Washington, *Pluie d'été à Hiroshima* pour le sixième Festival d'Avignon, *Gates to india song* pour le festival *Bonjour India 2013*.

Nommé à la direction du CDDB-Centre Dramatique de Lorient, avec sa sœur Bénédicte Vigner ils mettent en place un projet artistique consacré à la découverte, à l'accompagnement et à la production d'une nouvelle génération d'hommes et de femmes de théâtre dont certains assument aujourd'hui des responsabilités nationales au service du théâtre public notamment Éric Ruf, Arthur Nauzyciel, Marc Lainé, Chloé Dabert. Les artistes graphiques M/M (Paris) participent à la construction d'une nouvelle identité. Le théâtre, aménagé dans un ancien cinéma d'art et d'essai, produira quatre-vingt-sept spectacles dont quarante-neuf textes contemporains, dix-huit premières mises en scène dont la moitié par des femmes. Le CDDB-Théâtre de Lorient devient Centre Dramatique National en 2002 avec la construction du Grand Théâtre.

En 2013, Éric Vigner prend la direction artistique du Théâtre de Lorient qui regroupe le CDDB et le

Grand Théâtre avec un projet pluridisciplinaire. Aux artistes associés, Christophe Honoré, Madeleine Louarn, Marc Lainé et Chloé Dabert, se joignent Boris Charmatz pour la danse et Jean-Christophe Spinosi pour la musique.

À l'international, Éric Vigner travaille à faire connaître le répertoire français classique et contemporain traduit, édité et joué en langue vernaculaire. *Le Bourgeois-gentilhomme* ou *Le jeu du Kwi-jok* de Molière et Lully au Théâtre national à Séoul, Prix France-Corée 2004, *Berberi y Seviljes* de Beaumarchais au Théâtre national de Tirana, Prix du Festival de Buntrit et Bharat Rang Mahotsav, Delhi, *In the solitude of the cotton fields* de Koltès aux États-Unis dans le cadre de l'U.S. Koltès Project, *Gates to india song* à partir du Vice-consul de Marguerite Duras à Bombay, Calcutta et New Delhi dans le cadre du Festival Bonjour India. Dans la continuité de cet intérêt permanent pour les autres cultures et soucieux de transmission, il fonde en 2010 l'Académie internationale de théâtre avec sept jeunes acteurs étrangers et français issus de la diversité. Ce projet de trois ans associe déjà la Recherche, la Création et la Transmission autour de trois productions, *La Place royale* de Corneille, *Guantanamo* de Frank Smith et *La Faculté* de Christophe Honoré, créé au Festival d'Avignon en 2012. Ces trois spectacles font l'objet d'une tournée nationale très importante. L'actrice Eye Haidara et le metteur en scène Tommy Milliot ont été formés dans cette académie.

En 2014, il écrit et met en scène *Tristan*, édité aux Solitaires intempestifs, premier volet d'une trilogie consacrée aux rituels d'amour et de mort à partir du mythe de Tristan et Iseult. En 2015, en collaboration avec M/M (Paris), il publie les affiches du théâtre de Lorient de 1996 à 2015 dans un ouvrage qui témoigne de vingt années de création au sein du théâtre public. En 2016, avec la compagnie Suzanne M., il poursuit son travail à l'international et met en scène le procès *Brancusi contre États-Unis* au Théâtre de l'Odéon de Bucarest. Le texte est édité en roumain chez Curtea veche et l'affiche est réalisée par l'artiste Mircea Cantor. La même année, il publie *Quarante-huit entrées en scène*, toujours aux Solitaires intempestifs. En 2017, à l'invitation du théâtre national de Tirana, il fait entrer Victor Hugo

La portée politique de l'œuvre fait écho à l'histoire de l'Albanie, encore meurtrie par près de cinquante ans de dictature autocrate. Le spectacle est présenté en France au festival du Théâtre National de Bretagne en novembre 2017. Ces deux projets réalisés pour ces pays des Balkans interrogent le passé à l'heure de la construction européenne.

En 2018, il poursuit sa recherche à partir du mythe de Tristan et Iseult avec *Le Partage de midi* de Paul Claudel, qui sera créé au Théâtre National de Strasbourg, puis présenté au Théâtre National de Bretagne, au CDN de Reims et au Théâtre de la Ville à Paris. Ce spectacle sera également invité dans le cadre du festival Croisements organisé par l'institut français en chine, pour être présenté à Tianjun et Whenzhou.

Depuis 2019, il est directeur artistique de la programmation Théâtre à Pau.

En 2020, il met en scène *Mithridate* de Racine avec Stanislas Nordey, Thomas Jolly, Jules Sagot, Jutta Johanna Weiss, Philippe Morier Genoud et Yannis Skoutta au TNS en coproduction avec le TNB, la comédie de Reims et de Valence, le quai d'Angers et la ville de Pau. Ce spectacle, qui ne sera présenté au public qu'après la réouverture des théâtres après la pandémie en mai 2021 puis en tournée en 2022, fait néanmoins l'objet d'un film pour France Télévisions à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle plateforme culturelle culturebox.

Poursuivant sa relation artistique avec le Théâtre albanais, il met en scène en 2022 *Finaljia e Dashurisë, Clôture de l'amour* de Pascal Rambert dans une traduction de Nonda Varfi pour Luiza Xhuvani et Vasjan Lasmi de la troupe du théâtre national d'Albanie pour l'ouverture du festival de Skampa à Elbasan.

En août 2022, il crée *Dom Juan A4* avec Jules Sagot, Bénédicte Cerutti, Jutta Johanna Weiss et Éva Lorient dans le cadre de *Molière 3.0*, qui marque la première édition du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau. Ce centre unique en France, dont il est l'initiateur, est dédié principalement au répertoire français du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle et associe étroitement la recherche, la création et la transmission dans un rapport immédiat au patrimoine architectural.

Éric Vigner est officier des arts et des lettres.

À l'automne 2022, il met en scène pour la première fois en France la pièce *Les Enfants* de la dramaturge anglaise Lucy Kirkwood au théâtre de l'atelier à Paris avec Dominique Valadié, Frédéric Pierrot et Cécile Brune.

En 2023, il met en scène Hélène Babu et Thibault de Montalembert dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* d'Alfred de Musset, premier opus d'un travail de recherche.

En septembre 2024, il crée la version définitive d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert.

À vingt-quatre ans, dans le recueil intitulé : *Un spectacle dans un fauteuil* d'Alfred de Musset, à la hâte, le volume n'étant pas assez épais, écrit Namouna.

Aragon le décrira plus tard comme « un des plus grands poèmes jamais écrits ».

Il paraît durant une époque de grandes transitions, les régimes et les croyances s'auto-dévorent, meurent et renaissent en des laps de temps très courts.

De croyance ferme, Musset a celle de la magie du vers. Quoiqu'acide parfois, il ne sacrifie rien au nom de sa sensibilité. Ce sera son fanal dans la tempête. Dans ce conte oriental comme il le décrit, il joue sur les poncifs. Met en place un orientalisme de pacotille. Nous annonçant que tout ici n'est que fantaisie.

Aujourd'hui, lorsque j'allume BFM et me retrouve téléporté un peu partout, en Orient souvent, on m'en donne une interprétation lacunaire, puis des gens n'y étant jamais allés débattent de la chose et me l'expliquent. On voit bien ce que ces spécialistes ont de morbides. L'humour mis à distance. Et la distance, moquée. Frappante est surtout l'absence, où l'escamotage, de conscience de leur ignorance. Et ainsi pleuvent les fake news par les voix des consultants. Une chaîne d'info en continu peut-elle être autre chose qu'une fake news ? Quand bien même les chiffres avancés seraient véridiques, elle a de faux sa prétention à l'objectivité.

Dans *Namouna*, Musset, pourtant plein d'érudition, nous offre ainsi une leçon. Par l'aveu de ses mensonges, il dit surtout la vérité. Montre les ficelles, assume les surgissements étranges, les divagations. Un livre, un poème, peut-il être autre chose qu'une fantaisie ?

L'assumer n'est pas refuser une exigence intellectuelle. Assumer les dimensions paradoxales d'une chose réclame au contraire beaucoup d'esprit. Alors, dans ce poème, où tout est mis en relativité, arrive quelque chose de mystique, vaste et métaphysique.

Adaptation et interprétation
Jules Sagot
Franck Dadure

Texte
Alfred de Musset

Production
Les Batards dorés

Coproduction
Ville de Pau - CRCTP

Durée
50 min.

C'est ce qui m'a le plus plu. Je ne suis pas certain qu'il soit en maîtrise de ce qu'il écrit. Moi-même lorsque je le lis, je ne retrouve pas le même texte de la veille au lendemain. Il a une magie. Hassan, héros du poème, est réputé vivre en « Tartarie ». On nous informe aussi qu'il ne parle pas turc. A priori l'action se déroule donc en Turquie. Mais où ? L'empire à cette époque est si vaste. Là encore Musset nous laisse dans la vapeur. Franck Dadure, multi-instrumentiste, est tombé amoureux d'Istanbul et de la clarinette turque. Il me raconte l'extase vécue dans les citernes de la ville, datant du VI^{ème} siècle et me décrit cette énorme tête de statue de Méduse, volée aux grecs, sur laquelle les romains d'orient ont érigé une colonne soutenant la voûte souterraine et donc la ville. Il y a fait des enregistrements sonores. On entend les pas aquatiques des promeneurs dans la crypte. Ils nous accompagneront durant la lecture des extraits du poème. Nimbé de la musique de Franck, l'idée est d'offrir une émanation de ce texte, déjà fumeux/fumant, et ainsi donner envie aux gens, de retour chez eux, de s'asseoir et l'ouvrir dans un fauteuil. Peut-être certains sons, entendus ici, leur parviendront-ils à nouveau ?

Comédien, auteur et metteur en scène, Jules Sagot est né en 1989 à Coutances, en Normandie. En 2013, à l'issue de ses études de théâtre à l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine, il cofonde le collectif Les Bâtards Dorés. Cette même année, il tient son premier rôle au cinéma, dans le film *Tu seras un homme* de Benoît Cohen.

Il joue par la suite dans plusieurs courts et longs métrages mais aussi dans différentes séries pour la télévision, dont *Le Bureau des Légendes*. Il travaille également en tant qu'acteur de théâtre, notamment sous la direction d'Eric Vigner (*Tristan* en 2014, *L'Illusion comique* en 2015, *Mithridate* en 2020, *Dom Juan* en 2022). Comme metteur en scène, Jules Sagot a créé plusieurs pièces avec le collectif Les Bâtards Dorés, notamment *Méduse* en 2017, prix du jury et du public au festival Impatience. En 2024, il met en scène *Les Frères Sagot*, avec son frère Luis. Il co-écrit en 2023 *Et si c'étaient eux ?* avec Christophe Montenez.

À l'automne 2024, il a joué Treplev dans *La Mouette*, mise en scène par Stéphane Braunschweig à l'Odéon et dans *À l'Ouest* du collectif Bajour. Il a en projet le développement de son premier long métrage, la prochaine création collective des Bâtards Dorés et prépare une co-écriture et co-mise en scène, toujours avec Christophe Montenez, qui aura lieu en 2026 au théâtre des Bouffes du Nord.

Transmission



Le collège d'enseignants	38
L'Université de Pau et des Pays de l'Adour	38
Le Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées	39
Le CRCTP et les écoles supérieures d'art dramatique	39
Collaboration avec la Médiathèque André-Labarrère	39
Collaboration avec le cinéma Le Méliès	39

Le collège d'enseignants

Un collège d'enseignants issus de collèges et de lycées de l'agglomération de Pau et plus largement du Béarn s'est associé au Centre de Recherche et de Création Théâtrale et contribue à l'élaboration d'un projet pédagogique en lien avec l'activité de recherche et de création. Nous imaginons avec eux de nombreuses actions à destination des collégiens et des lycéens afin d'explorer l'œuvre de Musset et suivre les résidences de création à Pau.

Un temps dédié au public scolaire aura lieu au printemps 2025 dans le cadre du cycle *Musset* afin de mettre en valeur le travail mené par les enseignants et les intervenants professionnels du territoire dans les ateliers de pratique artistique au sein des établissements partenaires.

Deux représentations réservées au public scolaire sont organisées les 20 et 21 février à 14h.

L'Université de Pau et des Pays de l'Adour

L'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA) et le Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau (CRCTP) initient un partenariat, en collaboration avec le laboratoire interdisciplinaire ALTER (Arts-Lettres-Langues) dirigé par Hélène Laplace-Claverie, membre du collège de recherche *Musset*. Ce partenariat a pour objectif de valoriser les liens entre les deux structures mais aussi d'associer les étudiants à chacune des étapes du cycle *Musset*, notamment les étudiants en Lettres issus du parcours Cinéma, Théâtre, Danse et du master *Patrimoine et Musées*. Ces derniers présentent un projet pédagogique qui prend la forme d'une exposition sur les lieux de théâtre à Pau au XIX^{ème} siècle présentée dans le péristyle du Théâtre Saint-Louis lors des représentations de Théâtre à Pau et du CRCTP.

Le Conservatoire à
Rayonnement Régional
Pau Béarn Pyrénées

Les élèves du département théâtre du Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées ont pris part au cycle *Musset* dans le cadre d'un atelier à destination du cycle 3 et de la préparation au Diplôme d'Études Théâtrales (DET). Les étudiants ont travaillé sur la pièce *Fantasio* avec la metteuse en scène Emilie Lacoste. Un prochain atelier est en cours de réflexion afin de prolonger ce processus de professionnalisation qui permet à des étudiants en fin de cursus de plonger dans le travail de création en explorant l'œuvre d'un auteur.

Le CRCTP et
les écoles supérieures
d'art dramatique

Le Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau (CRCTP) souhaite associer les futurs professionnels du spectacle vivant et notamment les écoles nationales supérieures d'art dramatique adossées aux Centres Dramatiques Nationaux (CDN) à son projet artistique. Ainsi, la distribution d'*On ne badine pas avec l'amour* est constituée de jeunes comédiennes et comédien sortant de l'École du Théâtre National de Strasbourg (TNS) ; il en est de même pour la distribution d'*Il ne faut jurer de rien*, composée de jeunes acteurs et actrices sortant de la onzième promotion de l'École du Théâtre National de Bretagne (TNB).

Collaboration
avec la Médiathèque
André-Labarrère

Le CRCTP est accompagné dans sa mission de transmission auprès des publics paloïis par la Médiathèque Intercommunale André-Labarrère. La Médiathèque, organe culturel vivant et indispensable à la ville de Pau, et le CRCTP se sont associés pour proposer trois rencontres : *Musset* et la musique, une lecture de sa correspondance avec George Sand, une projection de *Djamileh*, opéra de Bizet librement inspiré du conte oriental *Namouna*.

Collaboration
avec le cinéma
Le Méliès

Le cinéma Le Méliès vient compléter la programmation des *Trois nuits avec Musset* du CRCTP avec une deuxième édition du cycle consacré à Éric Rohmer : *Rohmer et Musset - Comédies et Proverbes*. Deux projections sont proposées le dimanche 16 février : *Pauline à la plage* (1983) et *Le Rayon vert* (1986), accompagnées d'un échange avec Corentin Bouvy lors d'un brunch entre les deux projections.

Patrimoine



Théâtres en ville
Cécile Devos

41

Cécile Devos
*Chercheuse à
 l'Inventaire général
 du patrimoine
 culturel, Ville de Pau*

L'envie de théâtre accompagna la croissance urbaine paloise. La ville agglomérée lui laissait pourtant au départ peu d'espace. Probablement autour du château, puis dans l'enclos d'une église Saint-Louis inachevée furent d'abord montés tréteaux et gradins pour accueillir les pièces jouées par des troupes itinérantes. Dans ce site central, accolé à la place Royale, pouvaient se mêler au XVIII^{ème} siècle familles de parlementaires et autres habitants attirés par les représentations. Un environnement forcément scruté, décisif dans les implantations des troupes et des lieux de théâtres, au cœur des lieux habités.

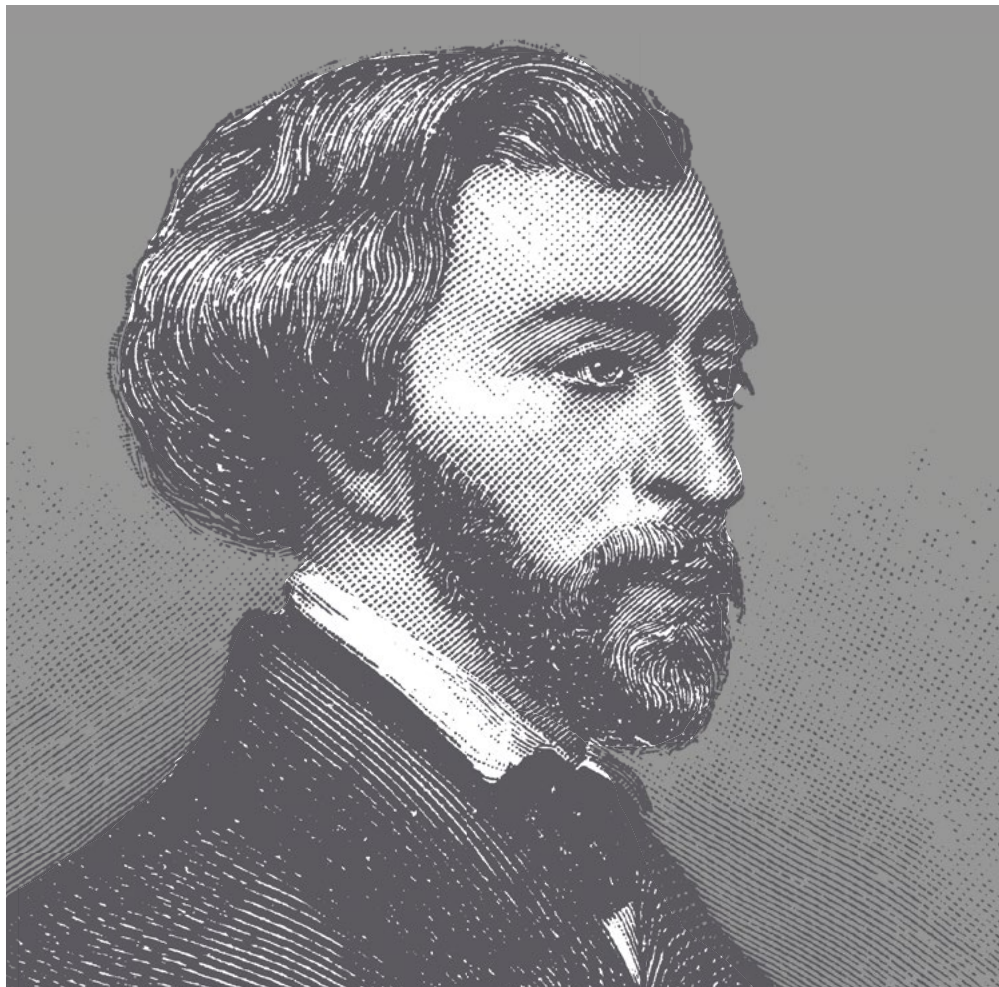
Alors, naturellement, quand naquit le désir d'écrits plus pérennes, la pétrification des théâtres palois fit l'objet d'attentions préalables avant la pose de quelques fondations. La première Comédie de pierre fut érigée dans les anciens jardins royaux, grâce à l'entremise de l'ingénieur François Flamichon à la fin du XVIII^{ème} siècle. Son projet comportait trois volets, la création d'une Comédie, l'aménagement d'un espace public et de ses abords par la construction de logements – la place Gramont. Sur ses propres deniers, l'ingénieur se lança dans l'aventure dont il augurait le succès grâce à un environnement propice : le soutien de puissants, l'inauguration d'un quartier dont le théâtre serait le fleuron, devenant une destination de promenade courue. La destruction d'une partie des jardins royaux, certes moins flamboyants que sous la Renaissance, ne posait à l'époque pas de cas de conscience : le Roi a besoin de rentrées d'argent et la ville est de pierre. L'habitabilité du futur quartier fut remise en question : le cabaret et ses piliers n'occasionneront-ils pas des nuisances ? ce lotissement ne contribuera-t-il pas à la dévaluation des maisons plus anciennes ?

Tout ne se passa donc pas comme prévu : l'ingénieur inaugura la Comédie, qui rencontra ses spectateurs, mais la mort prématurée de l'entrepreneur ralentit considérablement la réalisation de la place et de ses logements, dont les portes furent ouvertes durant la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Plus tard, le retour d'une salle de spectacle place Royale concentra les mêmes interrogations et attermoissements. Cependant, le théâtre ayant gagné ses galons devenait un incontournable de toute ville de rang. Sur les fondations de l'église jamais

terminée, une société fit élever les murs d'un nouveau théâtre, sonnant le glas de l'ère de l'ancienne Comédie. Le rapport à l'environnement fut essentiel dans cette inauguration : une promenade toute neuve avait été jetée devant la place, entourée d'hôtels de prestige composant pour la salle un parvis naturel, planté de jeunes arbres, fréquenté par le public et les élites, dans un quartier devenu le cœur (et le poumon ?) de la station de villégiature climatique. À partir de là, le théâtre devenait un incontournable atout de la ville. Ses lieux se multiplièrent dans la ville : les spectacles peuvent être joués au Palais d'hiver ou dans un théâtre de verdure du parc municipal, la musique écoutée dans les grands hôtels et les artistes se produire dans les salons ou les exèdres ombragés des villas et de leurs hôtes. Les Maisons des Jeunes et de la Culture confirmèrent cet élan et l'on vit même récemment la métamorphose d'un ancien foirail en une scène enviée. Hormis ses jardins ou maisons, l'habitabilité de la ville ne résiderait-elle pas aussi dans ses théâtres ?

Il ne faut jurer de rien



Comédie en trois actes publiée en 1836 dans la Revue des deux mondes.

Van Buck, négociant.
Valentin Van Buck, son neveu.
Un abbé.
Un maître de danse.
Un aubergiste.
Un garçon.
La Baronne de Mantes.
Cécile, sa fille.

La scène est à Paris.

ACTE I

Scène I - La chambre de Valentin.

Valentin assis. Entre Van Buck.

Van Buck.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

Valentin.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

Van Buck.

Restez assis ; j'ai à vous parler.

Valentin.

Asseyez-vous ; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau.

Van Buck.

S'asseyant.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas ; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

Valentin.

Oh ! oh ! voilà qui est débiter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

Van Buck.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tendent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe ! je ne ferai plus rien !) ... Où me menez-vous à votre suite ? Vous êtes aussi entêté...

Valentin.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

Van Buck.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites ? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état ? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne ; mais,

finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement.

Que comptez-vous faire d'ici à ma mort ?

Valentin.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

Van Buck.

Non, monsieur, je sais ce que je fais ; si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever.

Il vous sied bien de sourire quand je parle ; si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

Valentin.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial ; vous changez de ton ; vous vous oubliez ; vous avez mieux commencé que cela.

Van Buck.

Sacrebleu ! tu te moques de moi. Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change ?

J'en ai reçu une ce matin : soixante louis !

Te railles-tu des gens ? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais !) quand tu ne peux pas payer ton tailleur ! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans ! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même ; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes, tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

Valentin.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé ce matin une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver ; vous méditiez un sermon juste aussi

long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais ; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours ; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut, qu'y voulez-vous faire ? Vous avez soixante mille livres de rente...

Van Buck.

Cinquante.

Valentin.

Soixante, mon oncle ; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal ? Avec soixante bonnes mille livres de rente...

Van Buck.

Cinquante, cinquante ; pas un denier de plus.

Valentin.

Soixante ; vous me l'avez dit vous-même.

Van Buck.

Jamais. Où as-tu pris cela ?

Valentin.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien ? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets ; voulez-vous qu'on sorte en chemise ? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas ; tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre ; c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière ; à quoi bon se casser le cou ? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan ; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour

Il ne faut jurer de rien

entrer dans un bon hôtel : je le crois bien ; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan, et plutôt à Dieu que j'en vendisse ! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même ; mais c'est pourquoi je ne m'attèle pas, ni plus que moi les chevaux de pur-sang. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change ; avalons-la de compagnie, je vais demander le chocolat.

Il sonne. On sert à déjeuner.

Van Buck.

Quel déjeuner ! Le diable m'emporte ! tu vis comme un prince.

Valentin.

Eh ! que voulez-vous ? quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire.

Ils s'attablent.

Van Buck.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

Valentin.

Moi ? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écarterez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement ; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

Van Buck.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose ; tu devrais bien te marier.

Valentin.

Seigneur, mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ?

Van Buck.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

Valentin.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Van Buck.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable ? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre quand on te

mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux ! Tu as des dettes, je te les paierais ; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle de Mantes a tout ce qu'il faut...

Valentin.

Mademoiselle de Mantes ! Vous plaisantez ?

Van Buck.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

Valentin.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson : Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi de l'épouser, si elle voulait.

Van Buck.

Non ; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé, tu lui plais.

Valentin.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

Van Buck.

Cela ne fait rien ; je te dis que tu lui plais.

Valentin.

En vérité ?

Van Buck.

Je t'en donne ma parole.

Valentin.

Eh bien donc ! elle me déplaît.

Van Buck.

Pourquoi ?

Valentin.

Par la même raison que je lui plais.

Van Buck.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

Valentin.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

Van Buck.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

Valentin.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

Van Buck.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu ? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour

toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi ; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos.

Valentin.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre ; prenez du pâté, et écoutez-moi.

Van Buck.

Voyons, quel est ton sentiment ?

Valentin.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce, jusqu'à reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé ? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos...

Van Buck.

De qui diantre me parles-tu ?

Valentin.

De Ménélas, mon oncle.

Van Buck.

Que le diable t'emporte et moi avec ! Je suis bien sot de t'écouter.

Valentin.

Pourquoi ? Il me semble tout simple...

Van Buck.

Maudit gamin ! cervelle fêlée ! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. Il se lève. Allons ! finissons ! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

Valentin.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

Van Buck.

Non, monsieur ; mais en vérité, c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin ? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter...

Valentin.

Comment ! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère ?

Van Buck,

Se rasseyant.

Eh bien ! quand je l'aurais lu ?

Valentin.

Vous me parlez de mariage ; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

Van Buck.

Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement ?

Valentin.

Soit ; trinquons à cœur ouvert ; je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science, mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens ; faut-il m'expliquer sans réserve ?

Van Buck.

Oui, sur-le-champ ; ou je m'en vais.

Valentin.

J'avais seize ans, et je sortais du collège, quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. À cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel ? J'étais un soir chez ma maîtresse, au coin du feu, son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. À ce mot, un regard rapide échangé entre ma belle et moi me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls ! Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre, trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres ; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux, mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire ne vint me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

Van Buck.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

Valentin.

Vous l'avez dit ; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

Van Buck.

Bah ! c'est une idée de jeune homme.

Valentin.

Comme il vous plaira, c'est la mienne ; dans une

trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

Van Buck.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés ?

Valentin.

Je ne prétends rien, et, je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures ; quand je dîne, ne pas manger de merlan ; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et, quand je vois une femme, ne pas l'épouser ; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

Van Buck.

Fi donc ! mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée ; c'est une bonne petite fille.

Valentin.

À Dieu ne plaise que j'en dise du mal ! elle est sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous ? Quelle éducation a-t-elle reçue ?

La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux ? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures ? A-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé ? A-t-elle vu la Tour de Nesle, et lit-elle les romans de M. de Balzac ? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent, est au sud, voir lutter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées ? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch ?

Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sofa élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose ? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt, en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette ? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne ?

Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard et revenir bâiller ? Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse ? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano, pour se promener sous les charmilles, en chuchotant avec un hussard ? Va-t-elle aux eaux ? A-t-elle des migraines ?

Van Buck.

Jour de Dieu ! qu'est-ce que tu dis là !

Valentin.

C'est que si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand-chose ; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir ?

Van Buck.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on les suivit ?

Valentin.

Non ; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

Van Buck.

Tu refuses mademoiselle de Mantes ?

Valentin.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

Van Buck.

Tu me feras damner ; tu es incorrigible. J'avais les plus belles espérances ; cette fille-là sera très riche un jour ; tu me ruineras, et tu iras au diable ; voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu veux ?

Valentin.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

Van Buck.

Je me soucie bien de prendre l'air ! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

Valentin.

Vous me déshéritez, mon oncle ?

Van Buck.

Oui, par le ciel ! j'en fais serment ! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

Valentin.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix ?

Van Buck.

Par écrit, insolent que tu es !

Valentin.

Et à qui laisserez-vous votre bien ? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine ?

Van Buck.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

Valentin.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu ; vous ne pourrez jamais tout boire.

Il ne faut jurer de rien

Van Buck.

Je quitterai Paris ; je retournerai à Anvers ;
je me marierai moi-même, s'il le faut, et je te ferai
six cousins germains.

Valentin.

Et moi je m'en irai à Alger ; je me ferai trompette
de dragons, j'épouserai une Éthiopienne, et je vous
ferai vingt-quatre petits neveux, noirs comme
de l'encre, et bêtes comme des pots.

Van Buck.

Jour de ma vie ! si je prends ma canne...

Valentin.

Tout beau, mon oncle, prenez garde en frappant,
de casser votre bâton de vieillesse.

Van Buck,

L'embrassant.

Ah ! malheureux ! tu abuses de moi.

Valentin.

Écoutez-moi ; le mariage me répugne ; mais
pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout.
Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je
vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire
sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

Van Buck.

De que s'agit-il ? Dépêche-toi.

Valentin.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

Van Buck.

Je ne le puis pas sans rien savoir.

Valentin.

Il le faut, mon oncle ; c'est indispensable.

Van Buck.

Eh bien ! soit, je te le promets.

Valentin.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de
Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me
donner

la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains
la paire de gants dont nous parlions.

Van Buck.

Et que veux-tu que j'en sache ?

Valentin.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer
aisément. Convenez-vous que si j'avais l'assurance
qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand
tort de l'épouser ?

Van Buck.

Certainement. Quelle apparence ?...

Valentin.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que la fille ; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon : j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître ; voilà tout ce que je vous demande, le reste ne regarde que moi.

Van Buck.

Mais tu m'effraies. Qu'est-ce que tu veux faire ?
À quel titre te présenter ?

Valentin.

C'est mon affaire ; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château ; j'ai besoin d'air, et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

Van Buck.

Deviens-tu fou ? et que prétends-tu faire ? Séduire une jeune fille en huit jours ? Faire le galant sous un nom supposé ? La belle trouvaille ! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase ?

Valentin.

Il est deux heures, allons-nous-en chez vous.

Ils sortent.

Scène II - Au château

*La baronne, Cécile, un abbé, un maître de danse.
La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de
la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.*

La Baronne.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'abbé.

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; il aura roulé quelque part.

Le maître de danse.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

Cécile.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

Le maître de danse.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'abbé.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon ? ne l'avez-vous pas entendu ?

La Baronne.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'abbé.

Plait-il ?

La Baronne.

Ah ! pardon, je n'y étais pas.

L'abbé.

J'ai cru vous y apercevoir.

La Baronne.

Où donc ?

L'abbé.

À Saint-Roch, dimanche dernier.

La Baronne.

Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait ; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allé à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homéopathes.

Le maître de danse.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

Cécile.

Mais, monsieur, quand on veut ne pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

Le maître de danse.

Fi donc ! C'est une chose horrible. Tenez, voyez ; y a-t-il rien de plus simple ? Regardez-moi ; est-ce que je tombe ? Vous allez à droite, vous regardez à gauche ; vous allez à gauche, vous regardez à droite ; il n'y a rien de plus naturel.

La Baronne.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

Cécile.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps ?

La Baronne.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu Jocelyn ?

L'abbé.

Oui, madame, il y a de beaux vers ; mais le fond, je vous l'avouerai...

La Baronne.

Le fond est noir ; tout le petit meuble l'est ; vous verrez cela sur du palissandre.

Cécile.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Raimbaut aussi.

La Baronne.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre,

l'abbé, que vous êtes assis dessus.

L'abbé.

Moi, madame ! sur miss Clary !

La Baronne.

Eh ! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge, où est-il passé ?

L'abbé.

Je trouve la scène de l'évêque fort belle ; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

Cécile.

Mais, maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser ?

La Baronne.

Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu ? C'est assez bien écrit.

L'abbé.

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille.

Attendez-vous quelque visite ?

La Baronne.

Ah ! c'est vrai ; Cécile, écoutez.

Le maître de danse.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'abbé.

Je ne vois pas entrer de voiture ; ce sont des chevaux qui vont sortir.

Cécile.

S'approchant.

Vous m'avez appelée, maman ?

La Baronne.

Non. Ah ! oui. Il va venir quelqu'un ; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Êtes-vous coiffée ?

Cécile.

Un parti !

La Baronne.

Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune ; non, je n'en sais rien ; très bien ; allez danser.

Cécile.

Mais, maman, je voulais vous dire...

La Baronne.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

Entre Van Buck.

Van Buck.

Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi ; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

La Baronne.

Ah, bah ! vraiment, il ne vient pas ? Voilà ma fille qui prend sa leçon ; permettez-vous qu'elle continue ? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

Van Buck.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

La Baronne.

Vous ne voulez pas boire quelque chose ? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous ?

Van Buck.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

La Baronne.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai ? Eh bien ! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive ?

Le maître de danse.

Mademoiselle est lasse, madame.

La Baronne.

Chansons ! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est, clair comme le jour. Dites-moi donc, vous :

Bas à Van Buck.

Est-ce que c'est manqué ?

Van Buck.

J'en ai peur ; et s'il faut tout dire...

La Baronne.

Ah, bah ! il refuse ? Eh bien ! c'est joli.

Van Buck.

Mon Dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père...

La Baronne.

Enfin il refuse, pas vrai ? C'est manqué ?

Van Buck.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir...

La Baronne.

On entend un grand tumulte au-dehors. Qu'est-ce que c'est ? regardez donc l'abbé.

L'abbé.

Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

La Baronne.

Ah ! mon Dieu ! un mort qui m'arrive ! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras.

Ils sortent.

ACTE II

Scène I - Une allée sous une charmille

*Entrent Van Buck et Valentin,
qui a le bras en écharpe.*

Van Buck.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras ?

Valentin.

Il n'y a rien de plus possible ; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

Van Buck.

Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance !

Valentin.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter ainsi incognito à une famille respectable ? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné ; il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute ; mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise ; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

Van Buck.

Que vas-tu faire ? et quel est ton dessein ?

Valentin.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée ; et, jusqu'ici, tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile ; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux

blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant, il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet...

Van Buck.

C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

Valentin.

Vous dédire ! comme vous voudrez ; je me dédis aussi sur-le-champ.

Van Buck.

Mais, mon neveu...

Valentin.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris ; plus de parole, plus de mariage ; vous me déshériteriez si vous voulez.

Van Buck.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inouï que je sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi !

Valentin.

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganser de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai, sera bien dit ; ce que j'essaierai, bien essayé, et ce que je pourrai faire, bien fait : vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tout cas.

Van Buck.

Mais, monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses... – Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir... – Miséricorde ! comme tu y vas !

Valentin.

Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus cligne. Figurez-vous que je suis le premier venu ; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck ; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et, hardie ! que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand on aime ? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées ! Devant quoi recule un amant ? De quoi peut-on lui demander compte ? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser ? il aime, ô mon oncle Van Buck ! Rappelez-vous le temps où vous aimiez.

Van Buck.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

Valentin.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration ; secondement, écrire plusieurs billets ; troisièmement, gagner la fille de chambre ; quatrièmement, rôder dans les petits coins ; cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter ; sixièmement, faire une échelle de cordes, et couper les vitres avec ma bague ; septièmement, me mettre à genou par terre en récitant la Nouvelle Héloïse ; et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau ; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

Van Buck.

Tu es un roué et un impudent ; je ne souffrirai rien de pareil.

Valentin.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes ; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même ? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai ; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

Van Buck.

C'est un piège que tu m'as tendu ; jamais je n'ai prévu cela.

Valentin.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure ?

Van Buck.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais – je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne, comme par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... Mais que diable ! tu es effrayant.

Valentin.

Tenez ! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec ? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-vous dans la charmille. Vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

Van Buck.

Tu l'épouserai si elle te reçoit mal ?

Il se cache dans la charmille.

Il ne faut jurer de rien

Valentin.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et, l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont, les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté.

Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh ! que voulez-vous ? C'est qu'on est pâle ; il n'y a au monde que cela :

Un jeune malade à pas lents... Surtout, pas de bruit ; voici l'instant critique ; respectez la foi des serments. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés.

Entre Cécile un livre à la main.

Valentin.

Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois ?

Cécile.

C'est vous, monsieur ? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure ?

Valentin,

À part.

Foulure ! voilà un vilain mot.

Haut.

C'est trop de grâce que vous me faites, et il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

Cécile.

Vous a-t-on servi à déjeuner ?

Valentin.

Vous êtes trop bonne ; de toutes les vertus de votre sexe, l'hospitalité est la moins commune, et on ne la trouve nulle part aussi douce, aussi précieuse que chez vous ; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

Cécile.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon.

Elle sort.

Van Buck.

Rentrant.

Tu l'épouseras ! tu l'épouseras ! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté ! quelle pudeur divine ! On ne peut pas faire un meilleur choix.

Valentin.

Un moment, mon oncle, un moment ; vous allez bien vite en besogne.

Van Buck.

Pourquoi pas ? Il n'en faut pas plus ; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là ! Allons tout dire à la baronne ; je me charge de l'apaiser.

Valentin.

Bouillon ! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là ? Elle me déplaît ; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

Van Buck.

Plaisantez-vous ? où est votre parole ? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi ? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite ? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance comme d'un manteau pour vos méchants desseins ? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve ! Jour de Dieu ! si je le croyais !...

Valentin.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

Van Buck.

En quoi peut-elle vous déplaire ? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée ; elle sait l'anglais et l'italien ; elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas ?

Valentin.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

Van Buck.

C'est votre amour-propre qui soutire. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne

l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

Valentin.

Comme vous voudrez ; je ne veux pas d'elle ; je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire ; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat ; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français ; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde ; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

Van Buck.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable ? Va, va, ce que je te disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver des balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Epouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste ; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

Valentin.

Est-ce que je me trompe ? Regardez donc, mon oncle. Il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je l'aperçois entre les arbres ; elle va repasser dans le taillis.

Van Buck.

Où donc ? quoi ? qu'est-ce que tu dis ?

Valentin.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas ? Je ne me trompe pas ; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

Van Buck.

A quoi bon, puisqu'elle le déplaît ?

Valentin.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

Van Buck.

Tu l'épouseras si elle persévère ?

Il se cache de nouveau.

Valentin.

Chut ! pas de bruit ; la voici qui arrive.

Cécile.

Entrant.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

Valentin.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

Cécile.

C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

Valentin.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

Cécile.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

Valentin.

Je vous remercie : je n'en mange pas.

Cécile.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

Valentin.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

Cécile.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

Elle sort.

Van Buck.

Rentrant.

Ah ça ! voyons, l'épouseras-tu ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Tu dis que tu as demandé des chevaux ; est-ce que c'est vrai ? ou si tu te moques de moi ?

Valentin.

Vous aviez raison, elle est agréable ; je la trouve mieux que la première fois ; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

Van Buck.

Où vas-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Veux-tu me répondre sérieusement ?

Valentin.

Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite ?

Il ne faut jurer de rien

Van Buck.

Moi ? Dieu m'en garde ! je la trouve complète en tout.

Valentin.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist ; y jouez-vous, mon oncle ? Vous devriez rentrer au château.

Van Buck.

Certainement, je devrais y rentrer ; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non ?

Valentin.

Si je reste, c'est pour notre gageure ; je n'en voudrais pas avoir le démenti ; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt ; mon bras malade me met au supplice.

Van Buck.

Rentrons ; tu te reposeras.

Valentin.

Où, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est là-haut ; il faut que j'écrive ; je vous reverrai à dîner.

Van Buck.

Écrire ! j'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

Valentin.

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'est convenu.

Van Buck.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu me montres ta lettre.

Valentin.

Tant que vous voudrez ; je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

Van Buck.

Quelle nécessité de lui écrire ? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis ?

Valentin.

Pourquoi ?

Van Buck.

Sans doute ; qu'est-ce qui t'en empêchait ? Tu avais le plus beau courage du monde.

Valentin.

C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois ; la voyez-vous là-bas dans l'allée ?

Van Buck.

Elle tourne autour de la plate-bande, et la charmille est circulaire. Il n'y a rien là que de très convenable.

Valentin.

Ah ! coquette fille ! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

Van Buck.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant ; le reste est le moins difficile.

Valentin.

Soit ; regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime, sinon, je m'en vais à Paris.

Van Buck.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

Valentin.

Oh ! que si ; ne la pardons pas de vue.

Van Buck.

Tu as raison. — Non, pas encore ; elle paraît lire attentivement.

Valentin.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

Van Buck.

Non, elle avance ; la touffe d'arbre approche.

Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

Valentin.

Elle doit pourtant nous voir ; rien ne nous cache ; je vous dis qu'elle se retournera.

Van Buck.

Elle a passé, tu as perdu.

Valentin.

Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase ! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement Pure hypocrisie ! pur manège ! Je vais lui dépêcher un billet en règle ; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

Van Buck.

Tout beau, mon neveu, quelle mouche vous pique ? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

Valentin.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose ? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même ? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez ; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe ; je veux voir clair dans son âme. Il

Il ne faut jurer de rien

y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons ; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

Van Buck.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux.

Est-ce que tu le serais, par hasard ?

Valentin.

Non ; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose ? Dépêchons-nous, rentrons au château.

Van Buck.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

Valentin.

Venez toujours, nous nous déciderons.

Ils sortent.

Scène II - Le salon

*La baronne et l'abbé, devant
une table de jeu préparée.*

La Baronne.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'abbé.

Mais où est donc M. Van Buck ? est-ce qu'il n'est pas encore descendu ?

La Baronne.

Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'abbé.

S'il a des affaires pressées...

La Baronne.

Bah ! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse ! Si on ne pensait jamais qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet ; je me sens d'une humeur massacrante.

L'abbé,

Mêlant les cartes.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

La Baronne.

Polis ! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent ? et qu'est-ce que c'est que d'être poli ? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'abbé.

C'était le bon, madame la baronne, et plutôt au ciel que j'y fusse né !

La Baronne.

J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenez, ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre ; vous n'en laissez pas ?

L'abbé.

Je n'ai pas un as ; voilà M. Van Buck.

Entre Van Buck.

La Baronne.

Continuons ; c'est à vous de parler.

Van Buck,

Bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

La Baronne.

Eh bien ! après le marqué.

L'abbé.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

La Baronne.

Cela ne vaut pas. À Van Buck. Qu'est-ce donc ?

Van Buck.

Je vous supplie de m'accorder un moment ; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

La Baronne,

Se lève.

Vous me faites peur ; de quoi s'agit-il ?

Van Buck.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit est mon neveu.

La Baronne.

Ah ! bah ! quelle idée !

Il ne faut jurer de rien

Van Buck.

Il désirait approcher de vous sans être connu ;
je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une
fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

La Baronne.

Ah ! mon Dieu ! j'en ai vu bien d'autres !

Van Buck.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est,
il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans
les termes les moins retenus. Ni mes menaces,
ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie ;
et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé
de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une
déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus
extravagantes.

La Baronne.

Vraiment ! eh bien ! ce n'est pas si mal.

Il a de la tête, votre petit bonhomme.

Van Buck.

Jour de Dieu ! je vous en réponds ! ce n'est pas
d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame,
c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les
suites de cette affaire. Vous êtes chez vous ; et,
quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et
que les jambes vont me manquer. Ouf !

Il tombe dans une chaise.

La Baronne.

Ah ! ciel ! qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes
pâle comme un linge ! Vite ! racontez-moi tout ce
qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

Van Buck.

Je vous ai tout dit ; je n'ai rien à ajouter.

La Baronne.

Ah ! bah ! ce n'est que ça ? Soyez donc
sans crainte ; si votre neveu a écrit à Cécile,
la petite me montrera le billet.

Van Buck.

En êtes-vous sûre, baronne ? Cela est dangereux.

La Baronne.

Belle question ! Où en serions-nous si une fille ne
montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit ?

Van Buck.

Hum ! je n'en mettrais pas ma main au feu.

La Baronne.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck ? Savez-vous à
qui vous parlez ? Dans quel monde avez-vous vécu
pour élever un pareil doute ? Je ne sais pas trop
comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre
bourgeoisie ; mais, vertu de ma vie, en voilà assez ;

j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons.

Elle se remet au jeu. — Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'assoit à l'écart.

L'abbé.

Quarante-cinq ne valent pas ?

La Baronne.

Non, vous n'avez rien ; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt-quinze. À vous de jouer.

L'abbé.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

Van Buck.

Bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse encore de confiance.

La Baronne.

Bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites ; c'est l'abbé qui la gêne ; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. À vous à faire.

Un domestique,

Entrant.

Monsieur l'abbé, on vous demande ; c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'abbé.

Qu'est-ce qu'ils me veulent ? je suis occupé.

La Baronne.

Donnez vos cartes à Van Buck ; il jouera ce coup-ci pour vous.

L'abbé sort. Van Buck prend sa place.

La Baronne.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts ?

Van Buck,

Bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille ; votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

Il ne faut jurer de rien

La Baronne.

Je vous dis que j'en réponds ; c'est vous qui la gênez ; je la vois d'ici qui me fait des signes.

Van Buck.

Vous croyez ? moi, je ne vois rien.

La Baronne.

Cécile, venez donc un peu ici ; vous vous tenez à une lieue. Cécile approche son fauteuil. Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère ?

Cécile.

Moi ? non, maman.

La Baronne.

Ah ! bah ! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck.

Le point est à vous ; j'ai trois valets.

Van Buck.

Voulez-vous que je vous laisse seules ?

La Baronne.

Non ; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

Cécile.

Moi, maman ? Je n'ai rien de secret à dire.

La Baronne.

Vous n'avez pas à me parler ?

Cécile.

Non, maman.

La Baronne.

C'est inconcevable ; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck ?

Van Buck.

Madame, j'ai dit la vérité.

La Baronne.

Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire ; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

Van Buck,

Se levant.

Eh ! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

La Baronne,

Se levant aussi.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie ? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches ?

Cécile,

Pleurant.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute ; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

La Baronne.

Voyons cela. Cécile donne la lettre. Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appellez.

Elle lit.

« Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon... » Ne voudrait-il pas qu'on le lui rende ? Nous avons bien affaire de le savoir !

« à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qu'est-ce qui le priait de partir ? C'est lui qui me refuse de rester à dîner. « me déterminent à vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance... »

La belle remarque, et faite à propos.

« mais l'amour peut tout excuser ; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois ; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. »

Quatre pas ! quatre pas ! l'avenue est longue ; dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber ?

« et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends ; sinon, je me brûle la cervelle. »

Bien.

« la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah ! que votre mère ? voyons un peu cela.

« fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir... » Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie ?

Van Buck.

Je n'ai pas entendu, madame.

La Baronne.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

Van Buck.

Il y a girouette ; c'est positif ; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

Il ne faut jurer de rien

La Baronne.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens ! Allez, vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.

Van Buck.

Qu'est-ce que c'est ? mon neveu qui part sans moi ? Eh ! comment veut-il que je m'en aille ? J'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui.

Il sort en courant.

Cécile,

Seule.

C'est singulier ; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse ?

ACTE III

Scène I - Un chemin

*Entrent Van Buck et Valentin,
qui frappe à une auberge.*

Valentin.

Holà ! eh ! y a-t-il quelqu'un ici capable de me faire une commission ?

Un garçon,

Sortant.

Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin ; car vous voyez qu'il pleut à verse.

Van Buck.

Je m'y oppose de toute mon autorité, et au nom des lois du royaume.

Valentin.

Connaissez-vous le château de Mantes, ici près ?

Le garçon.

Que oui, monsieur, nous y allons tous les jours.

C'est à main gauche ; on le voit d'ici.

Van Buck.

Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

Valentin.

Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour mademoiselle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

Le garçon.

Oh ! monsieur, n'ayez pas peur.

Van Buck.

Voilà quatre louis si vous refusez.

Le garçon.

Oh ! monseigneur, il n'y a pas de danger.

Valentin.

En voilà dix ; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos.

Le garçon.

Oh ! mon prince, soyez tranquille ; je serai bientôt revenu.

Il sort.

Valentin.

Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri ; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

Ils s'assoient sur un banc.

Van Buck.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas ; j'en jure par l'âme de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme et à ses horribles conséquences.

Valentin.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas ; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

Van Buck.

N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang ? Quoi ! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher !

Valentin.

N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous soyez mon oncle ? Quoi ! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a dit à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur !

Van Buck.

Encore si tu étais amoureux ! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain ! Mais non, tu n'es qu'un

Lovelace, tu ne respirez que trahisons, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

Valentin.

Encore si je vous voyais pester ! si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables ! Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

Van Buck.

Ah ! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice ! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os ! Quoi ! c'est moi ! Dieu juste ! à mon âge ! il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou, à travers champs, en rase campagne ! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom !

Valentin.

C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace ; oui, par le ciel ! ce nom me convient. Comme à lui on me ferme une porte surmontée de fières armoiries ; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront ; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs ; mais comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, ma sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

Van Buck.

Ah ! ciel ! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas ! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu de se marier à quarante ans passés ! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même, le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner !

Valentin.

Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal ; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les

billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné ? Oui, à coup sûr elle y serait venue ; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron ! je me fais une fête de la voir descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées ! Je ne l'aime pas, mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme ; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative ; je veux qu'on se soutienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'aubergiste,

Sortant de la maison.

Messieurs, le soleil commence à baisser ; est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi ?

Valentin.

Si fait ; apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons, mon oncle, un peu de fermeté ; venez et commandez le dîner.

Van Buck.

Ils auront du vin détestable ; je connais le pays ; c'est un vinaigre affreux.

L'aubergiste.

Pardonnez-moi ; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

Van Buck.

Eu vérité ? dans un trou pareil ? c'est impossible ; vous nous en imposez.

L'aubergiste.

C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

Van Buck.

Allons ! tâchons donc de dîner ; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus.

Ils sortent.

Scène II - Au château. Un salon

Entrent la baronne et l'abbé.

La Baronne.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée. Je crois que j'en ferai une maladie.

L'abbé.

Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse, et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

La Baronne.

Le verrou est mis ; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal ; je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'abbé.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets ?

La Baronne.

Êtes-vous fou ? Vous verrez que j'aurai fait venir tout, le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte ? Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'abbé.

Je croyais qu'en telle occasion, on aurait pu sans blesser personne...

La Baronne.

Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougies ! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'abbé.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

La Baronne.

Vous avez raison ; ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça.

L'abbé.

Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée...

La Baronne.

Bah ! des Van Buck ? des marchands de toile ? qu'est-ce que vous voulez donc que ça fasse ? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix ? Il faut que je démeuble le petit salon ; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'abbé.

Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée ?

La Baronne.

Dix et dix font vingt ; les Raimbaut sont quatre ; vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites, l'abbé ?

L'abbé.

Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que mademoiselle Cécile est enfermée ?

La Baronne.

Non ; c'est là, dans la bibliothèque ; c'est encore mieux ; je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'abbé.

Désirez-vous que je l'entretienne ?

La Baronne.

Je vous dis que le verrou est mis ; ce qui est fait est fait ; nous n'y pouvons rien.

L'abbé.

Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire, je vous en supplie ; il s'agit là de quelque anguille sous roche, qu'il importe de ne pas négliger.

La Baronne.

Décidément, il faut que j'aille à l'office ; c'est la dernière fois que je reçois ici.

Elle sort.

L'abbé,

Seul.

Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille ? Hélas ! ceci est inconsidéré !

Cécile,

En dehors.

Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir ?

L'abbé.

Mademoiselle, je ne le puis pas sans autorisation préalable.

Cécile,

De même.

La clé est là, sous le coussin de la causeuse ; vous n'avez qu'à la prendre, et vous m'ouvrirez.

L'abbé,

Prenant la clé.

Vous avez raison, mademoiselle, la clé s'y trouve

Il ne faut jurer de rien

effectivement ; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

Cécile,

Du même.

Ah ! mon Dieu ! je me trouve mal !

L'abbé.

Grand Dieu ! rappelez vos esprits. Je vais quérir madame la baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement ? Au nom du ciel ! mademoiselle, répondez-moi, que ressentez-vous ?

Cécile,

De même.

Je me trouve mal ! je me trouve mal !

L'abbé.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi ! je prends sur moi d'ouvrir ; on en dira ce qu'on voudra.

Il ouvre la porte.

Cécile.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller ; on en dira ce qu'on voudra.

Elle sort en courant.

Scène III - Un petit bois

Entrent Van Buck et Valentin.

Valentin.

La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles ; comme ce vent tiède les fait rouler ! À peine si le sable garde l'empreinte de nos pas ; le gravier sec a déjà bu la pluie.

Van Buck.

Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant ; mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien ! garçon, arrivons-nous ?

Valentin.

Voici le terme de notre promenade ; mais si vous m'en croyez, à présent, vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud avec du sucre et de la cannelle.

Van Buck.

Ne te feras-tu pas trop attendre ? Combien de temps vas-tu rester ici ? Songe du moins à toutes tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

Valentin.

Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme, en tout, je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvais ami. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

Van Buck.

C'est à merveille ! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort, à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu ! il fait beau clair de lune ; cela me rappelle mon jeune temps.

Valentin.

Ce billet doux que je viens de recevoir n'est pas si niais, savez-vous ? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux ; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes ; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps ; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah ! que le cœur est un grand maître ! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

Van Buck.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau brin de fille : elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes ! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent ; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié colon.

Valentin.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est ?

Van Buck.

C'est sans doute le bal qu'on prépare ; il y a fête ce soir au château.

Il ne faut jurer de rien

Valentin.

Séparons-nous pour plus de sûreté ; dans une demi-heure, à la ferme.

Van Buck.

C'est dit ; bonne chance, garçon ; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson ; c'était notre ancienne manière ; pas de fredaine qui ne fit un couplet.

Il chante.

Eh ! vraiment, oui, mademoiselle, Eh ! vraiment, oui, nous serons trois.

*Valentin sort. On voit des hommes
qui portent des torches, rôder à travers la forêt.
Entrent la baronne et l'abbé.*

La Baronne.

C'est clair comme le jour ; elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'abbé.

Elle me crie : « Je me trouve mal ; » vous concevez ma position.

Van Buck,

Chantant.

Il est donc bien vrai, Charmante Colette, Il est donc bien vrai Que pour votre fête, Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

La Baronne.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'était la marquise de Valangoujar et le baron de Villebouzin.

L'abbé.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité ; mais que voulez-vous faire ? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre ; elle criait à tue-tête, et j'avais la clé dans ma main.

Van Buck,

Chantant.

Quand il vous l'offrit, Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit, Petite Colette,
On dit qu'il vous prit... Un frisson subit.

La Baronne.

Conçoit-on ça ? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champs, et trente voitures qui entrent ensemble. Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'abbé.

Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son schall... ou du moins... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

Van Buck.

Dites à présent, Charmante bergère, Dites à présent Que vous n'aimez guère, Qu'un amant constant... Vous fasse un présent.

La Baronne.

C'est vous, Van Buck ? Ah ! mon cher ami, nous sommes perdus ; qu'est-ce que ça veut dire ? Ma fille est folle, elle court les champs ! Avez-vous idée d'une chose pareille ? J'ai quarante personnes chez moi ; me voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois ? Elle s'est sauvée, c'est comme en rêve ; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc ; elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir ! Mes gens ne trouvent rien ; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil ? Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai ? Je suis mère, Van Buck. Ah ! cruelle fortune ! cruel hasard ! que t'ai-je donc fait ?

Elle se met à pleurer.

Van Buck.

Est-il possible, madame la baronne ! vous, seule à pied ! Vous, cherchant votre fille ! Grand Dieu ! vous pleurez ! Ah ! malheureux que je suis !

L'abbé.

Sauriez-vous quelque chose, monsieur ? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

Van Buck.

Venez, baronne ; prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions ! Je vous dirai tout ; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

La Baronne.

Ah ! bah ! C'était un rendez-vous ? Voyez-vous la petite masque ! À qui se fier désormais ?

Ils sortent.

Scène IV - Une clairière dans le bois

Entrent Cécile et Valentin.

Valentin.

Qui est là ? Cécile, est-ce volis ?

Cécile.

C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt ?

Valentin.

Je ne sais ; qu'importe ? Ce n'est pas pour nous.

Cécile.

Venez là, où la lune éclaire ; là, où vous voyez ce rocher.

Valentin.

Non, venez là, où il fait sombre ; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

Cécile.

Je ne verrais pas votre visage ; venez, Valentin, obéissez.

Valentin.

Où tu voudras, charmante fille ; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

Cécile.

Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il longtemps que vous m'attendez ?

Valentin.

Depuis que la lune est dans le ciel ; regarde cette lettre trempée de larmes ; c'est le billet que tu m'as écrit.

Cécile.

Menteur ! C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

Valentin.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Oui t'inquiète ? Pourquoi ces regards ? que cherches-tu autour de toi ?

Cécile.

C'est singulier ; je ne me reconnais pas ; où est votre oncle ? Je croyais te voir ici.

Valentin.

Mon oncle est gris de chambertin ; ta mère est loin et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

Cécile.

Votre oncle est gris ? Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille ?

Valentin.

Ce matin ? où donc ? que veux-tu dire ? Je me promenais seul dans le jardin.

Cécile.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas ? Je l'ai vu en détournant l'allée.

Valentin.

Il faut que tu te sois trompée ; je ne me suis aperçu de rien.

Cécile.

Oh ! je l'ai bien vu ; il écartait les branches ; c'était peut-être pour nous épier.

Valentin.

Quelle folie ! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

Cécile.

Oui, mon ami, et de tout mon cœur ; asseyez-vous là près de moi. Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère ?

Valentin.

Pardonne-moi ; c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

Cécile.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver ; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie ? Elle n'a pourtant rien pu deviner ; la lettre était là, dans ma poche.

Valentin.

Pauvre enfant ! On t'a maltraitée ; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. À qui se fier en pareil cas ?

Cécile.

Oh ! non ; ma femme de chambre est sûre ; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

Valentin.

N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh ! ma Cécile, que tu es belle, et quel bonheur repose en toi ! Par quels serments, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses ? Ah ! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur ; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu !

Cécile.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux, comme ils sont doux ; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom ?

Valentin.

Je ne puis le dire ; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

Cécile.

Une gageure ! Avec qui donc ?

Valentin.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies ?

Cécile.

Avec votre oncle, peut-être : n'est-ce pas ?

Valentin.

Oui. Je t'aimais, et je voulais te connaître,
et que personne ne fût entre nous.

Cécile.

Vous avez raison. À votre place, j'aurais voulu faire
comme vous.

Valentin.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces
questions ? Ne m'aimes-tu pas, ma belle Cécile ?
Réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

Cécile.

Oui, cher, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être
plus digne d'être aimée ; mais c'est assez qu'elle
le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les
miennes. Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt
quand je vous ai prié à dîner ?

Valentin.

Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

Cécile.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble ; car
vous êtes descendu au bout de l'avenue.

Valentin.

Tu m'as vu ! Comment le sais-tu ?

Cécile.

Oh ! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous
ne dansiez pas la mazourke ? je vous l'ai vu danser
l'autre hiver.

Valentin.

Où donc ? je ne m'en souviens pas.

Cécile.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment
ne vous en souvenez-vous pas ? Vous me disiez dans
votre lettre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver ;
c'était là.

Valentin.

Tu as raison ; je m'en souviens. Regarde comme
cette nuit est pure ! Comme ce vent soulève sur
tes épaules cette gaze avare qui les entoure ! Prête
l'oreille ; c'est la voix de la nuit ; c'est le chant de
l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche
élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort,
excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce
voile, et mes deux bras le remplacer.

Cécile.

Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle ! Mais

ne m'ôtez pas votre main ; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris ?

Valentin.

Il le fallait ; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous ? Oh ! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant !

Cécile.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'épouserez ? Valentin se lève et fait quelques pas. Qu'avez-vous donc ? qui vous chagrine ? Venez vous rasseoir près de moi.

Valentin.

Ce n'est rien ; j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

Cécile.

Nous sommes seuls ; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever ? ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé ? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon schall, quoique vous vouliez que je l'ôtasse ? C'est qu'il fait froid ; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser ? Mais qu'avez-vous ? vous ne répondez pas ; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire ? C'est par ma faute, je le vois.

Valentin.

Non, je vous le jure, vous vous trompez ; c'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

Cécile.

Vous me disiez « tu », tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup ? Vous ai-je déplu ? Je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise. Elle se lève. Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose ? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre un bon bouillon qu'Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit ; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée ; m'avez-vous vue ? Alors vous êtes monté ; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée ; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai ? l'avez-vous trouvé bon ?

Il ne faut jurer de rien

Valentin.

Oui, chère enfant, le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

Cécile.

Ah ! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé ? risquer de se tuer, et pourquoi faire ? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends ; mais à quoi bon le reste ? Est-ce que vous aimez les romans ?

Valentin.

Quelquefois ; allons donc nous rasseoir.

Ils se rasseoient.

Cécile.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère ; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent ; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée ; et, au fait, pourquoi l'ai-je été ? L'abbé est venu, j'ai fait la morte ; il m'a ouvert, et je me suis sauvée ; voilà ma ruse ; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

Valentin,

À part.

Suis-je un renard pris à son piège, ou un fou qui revient à la raison ?

Cécile.

Eh bien ! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours ?

Valentin.

Vous me paraissez savante pour votre âge, et, en même temps, aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

Cécile.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici ; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je ? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur et je m'en souviens. Vous avez valsé avec mademoiselle de Gesvres, et en passant contre la porte, son épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant ? Ingrat ! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu ! Tenez ; croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

Valentin,

À part.

Où j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle m'ouvre le chemin des cieux.

Cécile.

Pour savante, c'est une autre affaire ; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons, savez-vous ce que c'est que cela ?

Valentin.

Quoi ? cette étoile à droite de cet arbre ?

Cécile.

Non, celle-là qui se montre à peine et qui brille comme une larme.

Valentin.

Vous avez lu madame de Staël ?

Cécile.

Oui, et le mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

Valentin.

Et à moi envie de t'aimer, de te le dire et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser ?

Cécile.

Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

Valentin.

Eh bien ! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'Océan des nuits.

Cécile.

Non pas ; c'en est une plus chaste et bien plus digne de respect ; vous apprendrez à l'aimer un jour,

quand vous vivrez dans les métairies et que vous aurez des pauvres à vous ; admirez-la, et gardez-vous de sourire c'est Cérès, déesse du pain.

Valentin.

Tendre enfant ! je devine ton cœur ; tu fais la charité, n'est-ce pas ?

Cécile.

C'est ma mère qui me l'a appris ; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

Valentin.

Vraiment ? je ne l'aurais pas cru.

Cécile.

Ah ! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes et le soir à faire du tapis ; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince ; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à de pauvres gens ! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux rires malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait ! Allez, elle a droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois !

Valentin.

Tu regardes toujours ta larme céleste, et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

Cécile.

Que le ciel est grand ! que ce monde est heureux ! que la nature est calme et bienfaisante !

Valentin.

Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie ? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant ? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile ? Dis-moi ; s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais ?

Cécile.

Par l'éternelle pensée.

Valentin.

Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'entre eux cessait d'aimer.

Cécile.

Ah ! toute la vie est là !

Valentin.

Oui, toute la vie, — depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler ? Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime ! voilà ce que je sais, ma chère ; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir ; elle qui écarte et repousse les éléments impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur ! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie ; donne-moi ta main, tu en sais plus en amour.

Cécile.

J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

Valentin.

Non, tout se tait. N'as-tu pas peur ? Es-tu venue ici sans trembler ?

Cécile.

Pourquoi ? De quoi aurais-je peur ? Est-ce de vous ou de la nuit ?

Valentin.

Pourquoi pas de moi ? qui le rassure ? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

Cécile.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ?

Valentin.

C'est vrai, il n'y a aucun mal ; écoutez-moi, et laissez-moi me mettre à genoux.

Cécile.

Qu'avez-vous donc ? vous frissonnez.

Valentin.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent ; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe ; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser ; mais auparavant il veut l'éprouver. Il

Il ne faut jurer de rien

l'enlève et l'emmène à Londres, après quoi comme elle résiste, Bedford arrive... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine... je veux dire Morden... non, je me trompe... Enfin, pour abrégé... Lovelace est un sol, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple... Dieu soit loué ! tu ne m'as pas compris... je t'aime, je t'épouse ; il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

*Entrent Van Buck, la baronne, l'abbé,
et plusieurs domestiques qui les éclairent.*

La Baronne.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

Van Buck.

Hélas ! madame, c'est la vérité.

La Baronne.

Séduire ma fille ! tromper un enfant ! déshonorer une famille entière ! Chanson ! Je vous dis que c'est une sornette ; on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre ; où diable vous fourrez-vous ?

L'abbé.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès ; toute la compagnie va être partie.

Van Buck.

Ah ça ! mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sottise gageure...

Valentin.

Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

Fin

Programme



Programme jour par jour
Billetterie et informations pratiques

94
96

Programme jour par jour

Mercredi 12 février
16h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit

Musset et la musique
Conférence illustrée en partenariat avec
le Conservatoire à Rayonnement Régional
Pau Béarn Pyrénées.

Jeudi 13 février
16h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit

*Lecture de la correspondance entre George Sand
et Alfred de Musset*
Proposition immersive avec casques audio.

Vendredi 14 février
16h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit

Djamileh
Projection de l'opéra de Georges Bizet sur un livret
de Louis Gallet, librement inspiré du conte oriental
Namouna d'Alfred de Musset.

Samedi 15 février
15h
Rendez-vous à
l'Office de Tourisme
Visite guidée

Les Théâtres à Pau
De la place Gramont au théâtre de verdure
du parc Beaumont, l'histoire des théâtres
palois est riche et étonnante. Visite en lien avec
l'exposition dans le péristyle de l'Hôtel de Ville.
Projet mené en partenariat avec la Licence de
Lettres, parcours cinéma-théâtre-danse, le Master
Patrimoine et Musées de l'UPPA et la Ville d'Art
et d'Histoire.

Dimanche 16 février
Cinéma Le Méliès

Rohmer & Musset - Comédies & proverbes

11h
Pauline à la plage (1983)

12h45
Temps d'échange avec Corentin Bouvy
au Café Méliès autour d'un brunch
(sur réservation au cinéma Le Méliès).

14h
Le Rayon vert (1986)

Jeudi 20 février
14h
Pavillon des Arts
Accès libre et gratuit

Rencontre professionnelle :
Cette chambre ne sera plus habitable
En partenariat avec l'Office Artistique de
la Région Nouvelle-Aquitaine (OARA). Le collège de
recherche du Centre de Recherche et de Création
Théâtrale de Pau rassemble des spécialistes du
théâtre du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle. En fournissant
de la matière intellectuelle, leur travail de recherche
alimente les artistes d'aujourd'hui qui souhaitent
recréer des pièces du répertoire. Avec pour le collège
de recherche : Sylvain Ledda, Hélène Laplace-
Claverie et Esther Pinon, et pour les artistes :
Émilie Lacoste, Jules Sagot et Éric Vigner.

Programme jour par jour

Jeudi 20 février
Vendredi 21 février
Samedi 22 février
Théâtre Saint-Louis
Billetterie :
Office de Tourisme

18h

On ne badine pas avec l'amour

Production : Compagnie Ciel.

Coproduction : Ville de Pau-CRCTP.

Adaptation et mise en scène : Émilie Lacoste.

Une pièce d'Alfred de Musset publiée en 1834 dans la Revue des deux mondes.

Trois orphelins se retrouvent sur les terres de leur enfance. Camille, Rosette et Perdican.

C'est le temps de l'amour et celui des décisions du passage à l'âge adulte.

Durée : 1h20

20h45

Il ne faut jurer de rien

Production : Théâtre National de Bretagne

Coproduction : Ville de Pau-CRCTP / Compagnie Suzanne M.

Mise en scène et scénographie : Éric Vigner.

Une pièce d'Alfred de Musset écrite en 1836.

Valentin a 25 ans, il vit de la fortune de son oncle et refuse le mariage de peur d'être trompé. Mais

c'est sans compter sur la surprise de l'amour...

Durée : 1h30

22h

Namouna

Production : Le collectif les Bâtards dorés.

Coproduction : Ville de Pau-CRCTP.

Adaptation et jeu : Jules Sagot.

Namouna est un poème érotique, un conte oriental d'Alfred de Musset qui paraît en 1832 dans le volume *Un spectacle dans un fauteuil*.

Il raconte l'histoire d'un homme qui, après avoir rencontré une jeune femme nommée Namouna, se laisse envoûter par sa beauté et ses charmes.

Durée : 50 min

Billetterie

Trois nuits avec Musset

Réservations auprès de Pau Pyrénées Tourisme,

2 place Royale à Pau

Du lundi au samedi de 9h à 18h et le dimanche de 9h30 à 13h

Contact : 05 59 27 27 08 ou billetterie@tourismepau.fr

Jauge limitée, placement libre.

- Par internet : <https://eboutique.pau-pyrenes.com>
- Au guichet de l'Office de Tourisme

Tarif 1 soirée des Trois nuits avec Musset

- Tarif plein : 30€
- Tarif réduit : 20€
- Moins de 26 ans : gratuit sur réservation

Enseignants / réservations pour les scolaires : c.labarthe@ville-pau.fr

Rohmer & Musset - Comédies & proverbes

Réservations auprès du Méliès,

- Par internet : <https://lemelies.net/>
- Au guichet du cinéma

Aux tarifs habituels du Méliès et un tarif spécifique pour le brunch.

Les Rendez-vous à la Médiathèque Intercommunale André-Labarrère

Entrée libre sans réservation, dans la limite des places disponibles.

Informations pratiques

Théâtre Saint-Louis

1 rue Saint-Louis - 64000 Pau

Médiathèque André-Labarrère

10 place Marguerite Laborde - 64000 Pau

Cinéma Le Méliès

15 place du Foirail - 64000 Pau

Remerciements

La Ville de Pau, représentée par son maire François Bayrou et l'équipe du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau, remercie l'ensemble des participants à cet événement du cycle *Musset*.

Avant tout, nous saluons le travail réalisé par les équipes artistiques.

Nous souhaitons remercier toutes les équipes de la direction Culture de la Ville de Pau ainsi que l'ensemble des partenaires qui ont permis l'existence et le bon déroulement de cette manifestation : l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, le collège d'enseignants et les établissements scolaires, le cinéma Le Méliès.

Le Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau est soutenu par la Ville de Pau, la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Nouvelle-Aquitaine et le Département des Pyrénées-Atlantiques.

Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau

pau.fr



PAU BÉARN
PYRÉNÉES
Communauté d'Agglomération



PRÉFET
DE LA RÉGION
NOUVELLE-AQUITAINE

VILLE DE
PAU